

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Glaudi Francés ACHARD	2
Josèp Francés ACHARD	3
Teodòsi ACHARD	4
Onorat AGNELLIER	5
Pau ALBAREL	6
Adòuf ALLAVENE	8
Salomon AMALBERT	9
Loís AMIEL	10
Mariús ANDRE	11
Mariús ANGLÉS	13
Damàs ARBAUD	15
Josèp d'ARBAUD	17
Maria d'ARBAUD	19
Pau ARENE	20
Francés ARNAUD (Trobaire)	21
Francés ARNAUD (Linguiste)	22
Josèp ARNAUD	23
Aubèrt ARNAVIELLE	24
Joan-Baptista ASTIER	25
Leon d'ASTROS	27
Loís ASTRUC	29
Audouard-Teodòr AUBANEL	31
Jaume Glaudi AUBERT	33
Pau Francés Omer Maria AUBERT	35
Joan Francés AUDIBERT	37
Antòni Josèp AUDOUARD	38
Andrieu Vincenç AUTHEMAN	39
Josèp Totsants AVRIL	40
Gabriel AZAÏS	41
Jaume AZAÏS	42

GLAUDI FRANCÉS ACHARD

Glaudi Francés Achard. Né et mort à Marseille, 23 mars 1751 - 29 septembre 1809. Il est issu d'une famille aisée de marchands fabricants de papier. Il est envoyé à sept ans chez son oncle, curé du Pègue en Dauphiné, pour étudier. Il va ensuite au séminaire de Viviers, dans le futur département de l'Ardèche et semble se diriger vers la prêtrise, mais finalement, il effectue des études de médecine à Montpellier et à Avignon où il est reçu docteur en 1772. Il passe trois années à Aubagne comme médecin avant de s'installer à Marseille en 1775. Il ne quittera plus sa ville natale à l'exception d'un intermède gavot de quelques mois sous la Terreur. Il y deviendra une sorte de médecin des pauvres. Partisan d'une certaine justice sociale, il s'engage dans le processus révolutionnaire mais il demeure toutefois réservé à l'égard de la civilisation des Lumières.

Il est nommé secrétaire de l'*Académie de Marseille* ainsi que sous-bibliothécaire de la ville dont il avait organisé la Bibliothèque. Membre de diverses sociétés savantes. En 1783, il commence à s'intéresser au provençal en raison du projet de l'héritier de Joan-Baptista Germain de publier le dictionnaire que celui-ci avait rédigé et qui semble aujourd'hui perdu. Il s'aperçoit qu'il n'existe alors aucun dictionnaire provençal ni une description contemporaine sérieuse de la Provence, et il décide de faire une œuvre originale qui se démarquera des essais antérieurs. Il travaille très vite puisqu'il réalise son projet en une année. En effet, le premier volume du « Dictionnaire de la Provence et du Comté-Venaissin », sort des presses de l'imprimerie Mossy le 27 décembre 1784 ; il s'agit du « Vocabulaire Français-Provençal » destiné aux Français pour leur permettre d'appréhender le provençal. L'année suivante sort le second volume, « Vocabulaire Provençal-Français », destiné lui aux Provençaux. Cette rapidité s'explique par le fait qu'il a présenté essentiellement les parlers de la Basse Provence, et notamment ceux de la région de Marseille et qu'il a puisé dans des dictionnaires précédents. Toutefois, ces ouvrages demeurent intéressants car ils contiennent une foule d'informations. Ils seront complétés par deux autres volumes en 1787.

Par ailleurs, Glaudi Francés Achard a publié en 1787-88 la « Description Historique, Géographique & Topographique des Villes, Bourgs, villages & Hameaux de la Provence ancienne & moderne, du comté Venaissin, de la principauté d'Orange, du comté de Nice ». Cet ouvrage demeure une remarquable source de renseignements et est toujours utilisé par les historiens.

JOSÈP FRANCÉS ACHARD

Josèp Francés Achard. Né à Marseille, 27 octobre 1780 ; mort à Toulon, 13 juillet 1845. Fils de Glaudi Francés Achard. C'est ce dernier qui se chargea de lui enseigner la lecture, l'écriture, l'arithmétique et le musique et lui donna les premières notions de langue anglaise. Il le confie lorsqu'il atteint l'âge de 11 ans à l'*École de Dessin* où il ne tarde pas à se faire remarquer par ses professeurs. Il la quitte au bout de quelques années et entre comme préposé à la *Bibliothèque municipale* de Marseille ; il en profite pour étudier le latin et le grec. Cependant, en raison d'une réduction des ressources, il est licencié. Son père achète une imprimerie qu'il lui confie ainsi qu'à son frère Teodòsi Achard. Son père meurt et l'imprimerie ne marche qu'au ralenti. Heureusement que la Ville lui offre le poste de sous-secrétaire de la Bibliothèque devenu vacant en raison du décès de son père. Il laisse la direction de l'imprimerie à son frère Teodòsi, demeurant associé avec lui. Entré à la Bibliothèque en 1809, il est titularisé dans le poste le 17 janvier 1810. Son nouveau travail lui permet de continuer d'étudier et il collabore à de nombreuses publications en négligeant le plus souvent de signer ses articles. D'un caractère doux et désintéressé, peu doué pour prendre la parole, il fuyait plutôt le monde et savait beaucoup mieux s'exprimer dans les écrits. Trop modeste et trop humble, il n'a pas obtenu le rang que ses qualités lui auraient permis d'occuper.

En 1812, il était membre de la loge maçonnique *La Triple Union* dont son père était "membre vénérable".

Il se marie à 40 ans plus pour complaire à sa famille que par amour. Homme religieux, il fut paraît-il, le modèle des époux. C'est lui qui a soutenu sa mère et sa sœur tant qu'elles ont vécu, et il a servi de père à son frère Teodòsi, son cadet de 10 ans. N'ayant pas eu d'enfant, il considérait ses neveux comme ses propres fils.

Victime d'une attaque d'apoplexie en 1842, il demeure en partie paralysé et s'éteint à Toulon où il s'était retiré, 3 ans plus tard.

C'est lui et son frère Teodòsi qui, en 1823, publient le recueil *Lo boquet provençau vò lei Trubadors revitudats (Le bouquet provençal ou les Troubadours ressuscités)*, premier essai collectif de publication occitane au XIX^e siècle. L'ouvrage comportait deux parties, la première donnant un choix de textes d'auteurs provençaux anciens, c'est-à-dire du XVIII^e siècle, la seconde présentant des poèmes d'auteurs contemporains dans lesquels il figure.

On trouve dans cette publication l'essentiel de la production occitane de Josèp Francés Achard. Elle comporte une fable, deux contes, une énigme, un poème qui constitue une sorte de publicité en vers sur les bains Vaillhen, établissement de bain de mer et de soins médicaux qui se trouvait dans ce qui était encore alors la banlieue marseillaise, après Aren, où ont été construits les nouveaux ports sous le Second Empire ; en outre, il publie une traduction très personnelle et originale de douze fables de la Fontaine, ainsi que d'une fable composée par Jauffret, bibliothécaire de la Ville de Marseille.

Les écrits de Josèp Francés Achard sont classiques et dans le droit fil des œuvres des auteurs traditionnels du siècle précédent, qu'il prolonge. La langue est excellente et elle constitue un bon exemple de l'occitan marseillais de cette époque.

En ce qui concerne l'avertissement en prose du *Boquet provençau*, ainsi que les notices également en prose, sur plusieurs auteurs anciens, il est probable qu'ils ont été rédigés conjointement par Josèp Francés et Teodòsi Achard.

Les éditeurs indiquent dans l'avertissement que leur ambition est de montrer que le provençal est propre au genre gai comme au genre sérieux. Ils envisagent par ailleurs en cas de succès, de procéder à une publication annuelle. Celle-ci n'ayant jamais eu lieu, on peut penser qu'il ne fut pas au rendez-vous.

TEODÒSI ACHARD

Francés Mari Teodòsi Achard. Né et mort à Marseille, 25 février 1790 - 1866. Fils de Glaudi Francés Achard, il a été élevé comme son frère Josèp Francés, par son père dans l'amour des lettres. Ce dernier achète une imprimerie dont qu'il confie à ses deux fils, mais il meurt en 1809, et lorsque Josèp Francés est engagé à la place de son père décédé, comme sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de la Ville de Marseille, c'est Teodòsi qui en prend la direction, demeurant associé à son frère;

Le 15 septembre 1808, il avait obtenu le poste d'aide-secrétaire à l'*Académie de Marseille*. Il y reste jusqu'en 1833, année où cet emploi est supprimé faute de ressources suffisantes dans la caisse académique.

Marié le 26 septembre 1818, avec une Toulonnaise, Josefina Silvia Truféau, sa cadette de 6 ans (née le 22 janvier 1796), le couple eut 8 enfants entre le 27 novembre 1819 et le 9 juillet 1835.

D'après ce qu'il nous conte, c'est Père Bellot, le plus célèbre auteur provençal de l'époque, dont il était l'ami, qui aurait appris à Teodòsi Achard à rimer. Toujours est-il qu'avec son frère Josèp Francés, ils publient en 1823 *Lo bouquet prouvençau vò lei Trobadors reviuadats* (*Le bouquet provençal ou les Troubadours ressuscités*), premier essai de publication collective occitane au XIX^e siècle. Ce recueil comporte deux parties dont la première comporte des textes d'auteurs anciens, c'est-à-dire du XVIII^e siècle, la seconde étant consacrée aux poètes contemporains dans lequel nous trouvons Teodòsi Achard. L'ambition des éditeurs est de montrer que le provençal est également propre au genre gai comme au genre sérieux, et ils envisagent si le succès est au rendez-vous, de procéder à une publication annuelle. Ce ne sera pas le cas !

Il semble que c'est dans cet ouvrage que Teodòsi Achard a publié ses premières "tròbas" : un conte, un envoi en vers à Jauffret, bibliothécaire de la Ville de Marseille et fabuliste français, accompagné de la traduction en occitan de l'une de ses fables, une fable imitée de Florian, une galejada en vers, et un poème *A l'Uvèuna* (*À l'Huveaune*). Dans ce dernier poème, on remarque la reminiscence de la culture classique de l'auteur avec les références à l'Antiquité ; et aussi à Joan-Baptista Germain, auteur du texte célèbre, *La borrida dei Dieus* (*La bourride des Dieux*).

Cependant que son frère paraît avoir interrompu sa production occitane, Teodòsi Achard lui, la poursuit. En 1841, il publie « Una jornada au Rocàs-Blanc » (« Une journée au Roucas-Blanc »). L'auteur reprend le thème du cabanon devenu traditionnel avec la chanson d'Estève Bibal, « Lo cabanon » (« Le cabanon »), créée en 1840. Mais en l'inversant puisque c'est une sortie complètement ratée : retards pour partir, mauvais chemin, cabanon puant, vaisselle sale, mauvaise chère, et pour couronner le tout, la pluie ! Le texte avec envoi est dédié à Père Bellot qui donne une réponse en vers. Ce réalisme a plu au public qui l'a accepté car il s'y retrouvait, et une seconde édition sortira en 1842. De même que dans les autres productions de Teodòsi Achard, la langue employée est bonne, avec bien sûr les francismes d'usage courants. La graphie est presque classique, avec les "r" de l'infinitif des verbes, maintien des "ch" finaux, "t" de la troisième personne des verbes au prétérit...

Maiüü Féraud publiera plusieurs poèmes de Teodòsi Achard, dont l'un notamment « La tempesta » (« La tempête »), est une invocation à la Bonne Mère de la Garde. Teodòsi Achard a collaboré au journal de Josèp Désanat, *Lo Bolhabaïssa* (*La Bouillabaise*), à celui bilingue, occitan et français, de Père Bellot et Loïs Méry, *Lo Tamborinaire et le Ménestrel* (*Le Tambourinaire et le Ménestrel*), à *L'Abelha Provençala* (*L'Abeille Provençale*) et à *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*), de Mariús Féraud.

ONORAT AGNELLIER

Onorat Josèp Cesar Agnellier. Né et mort à Marseille, mai 1752 – 27 août 1832. On ne possède que peu de renseignements sur Onorat Josèp Cesar Agnellier qui a été l'un des collaborateurs de la publication éditée par Josèp Francés et Teodòsi Achard, *Lo Boquet Prouvençau vò lei Trobadors reviudats (Le Bouquet Provençal ou les Troubadours ressuscités)*. Il était teneur de livres et appartient donc à la petite bourgeoisie marseillaise ; il était affilié à la franc-maçonnerie dont il était maître-maçon de la loge écossaise *La Triple Union*, qui était une loge chrétienne. Veuf en premières noces de Mauriceta Teodora Barralier, et en secondes noces de Ròsa Silvy. Dans *Lo Boquet Provençau*, Cesar Agnellier publie deux textes : une réponse comportant deux quatrains à une chanson de Francés Niel, qui figure dans le recueil, et une fable. Par ailleurs, on trouve l'un de ses poèmes dans le journal de Pèire Bellot, *Lo Tamborinaire et le Ménestrel (Le Tambourinaire et le Ménestrel)*. Ces textes sont classiques, écrits dans un occitan marseillais courant. Une allusion à Francés Totsants Gros montre qu'Agnellier connaissait les auteurs provençaux du siècle précédent.

UN ÉCRIVAIN TRADITIONNEL : LE DOCTEUR PAU ALBAREL

Parmi les créateurs qui ont participé à la renaissance littéraire occitane entamée au milieu du XIX^e siècle, certains, s'ils n'ont pas laissé une œuvre très originale, ont néanmoins eu un rôle important par le sentiment de dignité qu'ils ont tenté de diffuser dans les milieux populaires. C'est le cas avec le docteur Pau Albarel que je vais présenter ici.

Pau Albarel est né le 11 décembre 1873, à Saint André de Roquelongue (Aude), gros village à mi distance de Narbonne et de Lézignan, sur les derniers contreforts des Corbières. Son père était un charron et un petit propriétaire viticole. Il avait déjà un frère qui reprendra le vignoble familial. Le jeune Pau montre des signes d'une vive intelligence dès l'école primaire, et ses parents l'envoient poursuivre ses études au petit séminaire de Narbonne, puis à la Faculté de Médecine de Montpellier d'où il sort en 1895 avec le diplôme de docteur. Il accomplit à Paris un stage d'une année à l'hôpital des Enfants Malades et au retour s'établit à Carcassonne où il reste deux ans, puis à Saint André de Roquelongue où il se marie en 1899 avec une jeune fille de Nevian, Maria-Lucia Agel. Il s'installe dans ce dernier village. Il est mobilisé en 1914 comme médecin-chef à l'hôpital militaire de Narbonne ; l'année suivante, il part pour Salonique, sur le front d'Orient, où il dirige un hôpital d'évacuation. Rentré en France en 1917, il est nommé médecin-chef de l'hôpital militaire de Castelnaudary (Aude). Rendu à la vie civile, il ouvre un cabinet à Narbonne où il passera les dix dernières années de son existence. Atteint d'une maladie de la vessie, il décède à la clinique Saint-Éloi, à Montpellier, le 15 juillet 1929, des suites d'une opération délicate.

C'est à l'époque où il exerçait à Néviau, en 1899, que Pau Albarel, dont la langue maternelle était l'occitan, prit conscience de la richesse culturelle qu'elle représentait. Il se lia avec les félibres de l'*Escòla Mondina (École Raymondine)*, de Toulouse, qui était alors le seul foyer occitaniste actif de la région. Homme d'action, il devient en 1907, l'un des animateurs de la *Cigala Lengadociana (Cigale Languedocienne)*, qui vient d'être créée à Béziers, ville géographiquement plus proche de Néviau. Et en 1911, avec quelques amis, il crée à Narbonne l'association félibréenne *La Cigala Narbonesa (La Cigale Narbonnaise)* dont, après l'intermède de la Grande Guerre, il sera jusqu'à sa mort, le principal animateur. Cette activité, outre ses productions littéraires dont je vais parler, le font coopter comme majoral du Félibrige en 1918.

Admirateur de Rabelais et féru d'histoire locale, Pau Albarel a surtout écrit en occitan, ses productions françaises étant essentiellement historiques. Cette œuvre occitane très abondante et variée, comportant des contes, poèmes, nouvelles, critiques, saynettes, informations diverses, a paru surtout dans trois revues auxquelles il a collaboré régulièrement : *La Terra d'Òc (La Terre d'Oc)*, de Toulouse, *La Cigala Lengadociana*, de Béziers, et *La Cigala Narbonesa*, de Narbonne, ces revues étant respectivement publiées par les associations de même nom. Il assura notamment la direction de *La Cigala Narbonesa*, s'occupant de sa mise en page, de son impression et de sa distribution.

Il a aussi été un poète classique d'inspiration variée. Il a réuni une partie de cette production dans un ouvrage publié en 1914 avec une préface de Valéri Bernard, *La vòtz de la pineda (La voix de la pinède)*. Il faut bien dire que même si quelques textes font preuve d'originalité, on trouve là la facilité et les poncifs félibréens qui étaient de règle à ce moment. Encore qu'en dehors de quelques exceptions, la poésie française de la même époque ne soit pas mieux lotie !

Surtout, Pau Albarel est un auteur de théâtre et c'est dans cette spécialité qu'il obtint une grande popularité. Un théâtre fait essentiellement pour l'amusement ce qui correspondait à sa nature. D'ailleurs, si l'on excepte les pièces *Margarideta (La jeune Marguerite)*, qui est en trois actes, *L'esprit tustaire (L'esprit frappeur)* et *Lo bilhet de lotariá (Le billet de loterie)*,

qui sont en deux actes, toutes ses autres pièces, soit une quinzaine, sont des comédies où le comique pur domine largement. Partant de sujets familiers il cherche à amuser avec une intention morale et pédagogique ; on y trouve parfois une critique de la société. Ce théâtre, toujours en vers, est certes loin de valoir celui d'Emili Barthe et naturellement est très éloigné de celui qui viendra plus tard avec Ernest Vieu puis Leon Cordes. Mais il connaîtra un succès populaire car Paul Albarel avait un talent d'observateur qui retenait l'attention du spectateur. L'une de ses pièces en un acte, *Viva lo vin (Vive le vin)*, a d'ailleurs fait récemment l'objet d'une réédition par la section de l'Aude de *l'Institut d'Estudis Occitans*, et donne une bonne idée de ce théâtre.

On retiendra que dans tous ses écrits, Pau Albarel qui connaissait à la perfection l'occitan populaire, a utilisé une langue de haute tenue, qui tout en tenant compte de la réalité constituée par la diglossie, a toujours essayé de conserver un parler non francisé. Écrivain classique, peu original peut-être, les qualités linguistiques de son œuvre et le succès qu'elle a obtenu permettent de ne pas l'oublier.

ADÒUF ALLAVÈNE

Adòuf Pèire Crespín Allavène. Né à Aix-en-Provence, 3 février 1838 ; mort à Marseille, 27 janvier 1911. Il est issu d'une famille d'artisans fabriquant de cadres et doreurs-miroitiers depuis des générations. Il sera lui-même doreur, et durant sa jeunesse il va se déplacer en Languedoc pour se perfectionner dans ce métier. Cela lui permet de mettre suffisamment d'argent de côté pour pouvoir monter un atelier à Marseille où il s'installe.

Mais, outre cette activité professionnelle, il était aussi artiste. Il maniait habilement le pinceau, jouait de plusieurs instruments de musique et il composait des airs de musique. Lorsqu'il avait achevé sa journée de travail, le soir, il allait dans des sociétés musicales qui avaient fait de lui leur chef de musique. Le dimanche, c'est sur les rives de l'Huveaune, le petit fleuve marseillais, qu'il allait peindre des tableaux. Il était également photographe.

Cependant subissant une rude concurrence et cette activité artistique l'empêchant de se consacrer pleinement à sa profession, en 1888 il éprouve des difficultés financières et il doit vendre son fonds. Heureusement que Ducret père, le directeur de l'usine d'apéritif Picon et Cie, qui appréciait l'artiste qu'était Adòuf Allavène, lui offre un poste de contremaître dans cette entreprise qui se trouvait au boulevard National. Le Picon était une boisson alcoolisée fabriquée à partir d'écorce d'orange. La retraite venue, il se retire chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu, à Saint Barthélémy, dans la banlieue marseillaise, où il s'éteindra.

Physiquement, il était de petite taille et portait la barbiche ce qui était alors à la mode. Homme courageux, il se jeta à la mer, dans le Port Vieux à quatre reprises pour sauver des personnes qui se noyaient. Outre les quatre croix qui lui furent octroyées pour cet acte, il souffrira tout le reste de ses jours de douleurs terribles.

C'est au contact de Clemenç Galicier dont il fait la connaissance vers 1888, qu'il vient sembler-t-il à la poésie occitane et il collabore à diverses revues : *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, *La Sartan (La Poêle)*, et surtout *La Vilhada (La Veillée)* et *L'Idèia Provençala (L'Idée Provençale)*. Comme cela est courant à l'époque dans la région marseillaise où les sentiments populaires sont marqués, il est à la fois trobair et félibre.

Il publie dans *La Vilhada* une partie des fables d'Ésope qu'il a traduites. Surtout, il a écrit une grande pastorale en quatre actes et en vers provençaux, dont il est l'auteur du texte et de la musique, *L'enfant Jèsus*, en phase avec ses convictions religieuses affirmées. Il a laissé divers manuscrits qu'il a légués à *l'Escolo de la Mar (l'École de la Mer)*.

L'ensemble de cette œuvre, très classique, n'est pas dénuée d'intérêt. L'occitan marseillais employé est populaire mais lié à une recherche de pureté dans le vocabulaire et la syntaxe qui est à souligner.

SALOMON AMALBERT

Clemenç Salomon Amalbert. Né à Gréasque (B du R), 8 novembre 1874 ; mort à Marseille, 6 février 1932. Nous ne savons que peu de choses sur cet auteur qui était chef de contentieux, et qui est décédé dans son domicile marseillais situé au 20 de la rue de la Loubière, alors qu'il n'avait que 58 ans.

Il n'a pas 18 ans lorsque l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* de 1893 publie l'un de ses textes en prose qui présente la fête du village, en l'occurrence Gréasque, situé entre Aix en Provence et Aubagne ; ce morceau est insignifiant et c'est probablement pour encourager le jeune homme qu'August Marin, le directeur de l'*Armanac Marselhés*, l'a inséré. Cependant, on relève une indication intéressante car il est dédié "*A mon mèstre e amci Fèlix Lescure*". Fèlix Lescure, l'ainé de 7 ans de Salomon Amalbert, était employé à la mine de Gréasque où après avoir travaillé comme mineur, il avait été remarqué par un ingénieur, était devenu dessinateur et s'intéressait à la création occitane. Peu de temps après, dans le courrier de *La Sartan (La Poêle)*, le journal de Pascau Cros, ce dernier écrit à "*S.A. (Greasca)*", initiales de Salomon Amalbert, que le poème qu'il a adressé, « A l'aimada » (« À l'aimée ») ne fait pas pour le genre de publication qu'es *La Sartan* ; il ajoute : "*qu'aquò vos descourage pas ; es tojorn en forjant que devenètz forgeiron*" (« *Que cela ne vous décourage pas ; c'est toujours en forgeant que l'on devient forgeron* »), ce qui constitue une façon polie de dire que la qualité du poème ne devait pas être très grande, mais aussi que l'auteur devait continuer à écrire pour s'améliorer. Ce qu'il fait puisqu'il participe la même année au concours littéraire organisé par la *Societat Felibrenca de París (Société Félibréenne de Paris)* où il obtient une seconde mention de poésie. Il collaborera l'année suivante au journal *Lo Sant Janenc (L'habitant de Saint Jean)* en 1894 où il donne d'ailleurs un sonnet « Au poèta Lescura, Mon Amic e Mèstre, mòrt lo 22 de Mai » (« Au poète Lescure, mon ami et maître, mort le 22 mai), et à *La Sartan* en 1898.

Salomon Amalbert n'a pas rassemblé ses productions qui sont dispersées dans diverses autres revues. Toutefois, il appartenait à la société forestière provençale *Lo Rore (Le Chêne Blanc)* et il a publié une plaquette *Nòstra tòca (Notre but)* dans laquelle il explique ce qu'est la tâche écologique de l'association et il illustre le pin et le charme. Cette plaquette est écrite en parler mistralien ; en effet, s'il demeure lié aux trobaires, il a mené comme beaucoup d'écrivains populaires marseillais, une carrière félibréenne qui l'a conduit à utiliser sous cette influence dominante, une écriture s'inspirant des parlers rhôdaniens.

LOÍS AMIEL

Mariús Loís Amiel. Né et mort à Marseille, 31 août 1835 – 14 mars 1893. On ne possède que peu de renseignements biographiques sur cet auteur ; il semble toutefois qu'il appartenait à la petite ou moyenne bourgeoisie marseillaise car l'acte de décès indique qu'il était rentier ce qui, étant décédé à 58 ans, implique qu'il disposait de revenus suffisants pour ne pas travailler. Il a écrit des contes, des poèmes divers et des comédies que, suivant l'habitude de l'époque, il récitait lorsqu'il était en compagnie d'amis ou à l'occasion de repas et de banquets. Il a peu publié mais il a participé aux nombreux concours littéraires qui étaient alors organisés par les associations félibréennes et il y a recueilli diverses récompenses ce qui ne préjuge en rien de la qualité des textes. La langue en tout cas devait avoir une certaine tenue puisque Mistral qui connaissait Loís Amiel, le cite à diverses reprises dans son dictionnaire *Lo Tresòr dau Felibritge*. Dans le numéro 33 de *Lo Satn Janenc (L'habitant de Saint Jean)*, Joan Baptista Faure fait une courte présentation de Loís Amiel et indique que le journal publiera ses œuvres. Effectivement, cela commence avec les « Retrachs » (« Portraits ») mais la parution de *Lo Sant Janenc* cessant au numéro 35, nous ne connaissons pas la suite qui devait comporter les contes, les comédies et un dictionnaire de la pêche dans lequel l'auteur présentait les poissons du golfe de Marseille, la façon de les pêcher et de les cuisiner. Ces diverses œuvres paraissent perdues.

MARIÚS ANDRÉ

Mariús André. Né à Sainte Cécile les Vignes (Vaucluse), 5 juin 1868 ; mort à Paris, 12 septembre 1927. Issu d'une famille de marchands drapiers, il effectue ses études secondaires à Avignon et à Apt, puis de nouveau à Avignon où jeune répétiteur, il prépare la licence ès lettres. Il renonce à l'enseignement et entre dans la carrière consulaire. Il sera successivement élève-chancelier, chancelier, vice-consul et consul de France dans diverses villes : Barcelone, Madrid, Leipzig, Amsterdam, Porto, Carthagène, Constantinople, Mexico, Durban où il a de telles difficultés avec l'autorité britannique que celle-ci demande son renvoi. Durant la guerre de 1914-18, il retourne en Espagne où il avait appris le castillan et le catalan et entrepris des travaux d'érudition sur Ramon Llul ; il y prépare une étude sur les relations de Mistral avec les Catalans. Rompant ensuite avec le quai d'Orsay, il devient critique de poésie à Paris où il vit désormais. Il y passera ses dernières années, assombries par la maladie et il y décèdera.

Il écrit ses premiers vers occitans à 17 ans et les offre à Mistral qui les accueille favorablement. Durant son séjour à Avignon, avec ses amis Folcò de Baroncelli-Javon et Josèp d'Arbaud, il fréquente la librairie de Roumanille. Il y rencontre Mistral au moment où celui-ci met son espoir dans les jeunes qui reprennent la doctrine fédéraliste et va commencer la publication du journal *L'Alhòli (L'Aioli)*. Avec Baroncelli-Javon, il aide Mistral dans les débuts de la publication de ce journal. Le premier numéro, en 1891, contient un article de Mariús André à propos de la proposition de loi du député Hovelacque tendant à la suppression des départements et à l'établissement des régions. L'année suivante, aux Baux (B du R), où se déroulait la *Santa Estèla (Sainte Estelle)*, fête des félibres, lauréat des Jeux Floraux septennaires du Félibrige, il profite sa prise de parole pour faire un coup d'éclat en soutenant la déclaration fédéraliste des jeunes félibres du 22 février précédent. En 1893, il rencontre à Carcassonne où se déroule la *Santa Estèla*, la poétesse bigourdane Glàudia Duclos, qui sous le pseudonyme de Philadelfe de Gerde devait montrer les contradictions existant dans le nationalisme occitan ; ce sera le début d'un grand amour à la fois littéraire et patriotique qui toutefois n'ira pas à son terme et se terminera par une rupture. Glàudia Duclos devait épouser en février 1895 un avocat qu'elle avait rencontré près de Pau chez des amis, Gaston Réquier. Cet amour déçu sera compensé par le mariage de Mariús André avec une jolie blonde polonaise, Regina Szymonska qui devait partager ses peines, ses idées et ses goûts.

L'œuvre occitane de Mariús André est essentiellement poétique. Elle comporte trois recueils. Le premier, publié en 1890 est *Plòu e Solelha (Il pleut et il fait soleil)* dont le titre est emprunté à Pau Arène, tente de faire entrer du symbolisme, du verlainien dans la poésie occitane ; il y fait des innovations fort réduites qui pourtant déchaîneront la colère des félibres traditionnalistes. En 1894, en rapport avec l'aventure amoureuse en cours avec Philadelphe de Gerde, il publie *La Glòria d'Esclarmonda (La gloire d'Esclamonde)*, dans laquelle il identifie la jeune Bigourdane avec la dame légendaire du temps de la Croisade des Albigeois, Esclarmonda de Foix qui est l'âme de patrie; cela lui permet de faire échapper le thème de l'albigéisme et du nationalisme félibréen, à l'intellectualisme froid car il se nourrit d'émotions vécues ; l'amour d'une femme est étroitement confondu avec l'amour d'un pays, et le souffle est puissant malgré une forme souvent lache. Le troisième recueil, *Ambé d'arangse un cargament (Avec un chargement d'oranges)*, titre qui est emprunté à Mistral, paraît en 1924 ; il s'agit de poèmes méditerranéens qui utilisent une versification souple d'origine symboliste ; l'inspiration majeure qui est l'au-delà du monde mêlé à l'esthétisme, prolonge le modernisme avignonnais des années 1890. Dans ce recueil, s'étant rendu compte des insuffisances de l'orthographe de Roumanille et sous l'influence d'Antonin Perbosc, il modifie en partie son orthographe afin de rejoindre la grande communauté provençale et occitane et plus largement

latine à l'exception du français, notamment en modifiant la finale féminine *o* en *a* ; il s'explique dans la préface sur ce choix.

A côté de cette œuvre en occitan, Mariús André est l'auteur d'une œuvre française variée comportant surtout des études historiques et littéraires. Il a donné un ouvrage précieux qui fait encore autorité, *La vie harmonieuse de Mistral* (1928). Ayant une parfaite connaissance du castillan, il a traduit divers ouvrages en français et a contribué à l'introduction de la connaissance de l'Amérique Latine en France, et il a un peu écrit en espagnol.

Mariús André est l'un des meilleurs écrivains modernistes provençaux soutenus par Mistral qui, outre une tentative d'entrée en politique, ont des goûts littéraires qui les séparent des écrivains félibréens traditionnels. L'influence parisienne a certainement pesé sur eux, et en ce sens ils se rapprochent de Valéri Bernard, pour le réalisme. Cette génération prolongera le mistralisme après la première guerre mondiale.

LE TONNELIER-SANTONNIER MARIÚS ANGLÉS

En ce moment (décembre 2005), dans le spectacle « Cants politics e sociaus » (« Chants politiques et sociaux ») que donne la *Companhiá dau Lamparò* dirigée par Manú Théron, on trouve une chanson d'un trobair marseillais, « L'enfant de la libertat » (« L'enfant de la liberté »), qui connut son heure de gloire.

Il s'agit de Mariús Anglés. Celui-ci est né à Marseille, dans la rue de la Belle Marinière, une artère détruite pour y faire passer la rue Impériale, future rue de la République actuelle, le 6 août 1841. Il est mort à Marseille le 7 novembre 1925. Son père qui était scieur de long l'envoya chez les frères de la Doctrine où il apprit à lire, écrire et compter, puis le plaça en apprentissage dans l'un des meilleurs corps de métier de l'époque, celui des tonneliers. Les tonneliers, ouvriers spécialisés, constituaient une aristocratie ouvrière très en pointe en ce qui concerne les revendications sociales et politiques. À côté de son métier de tonnelier, il a tenu durant une quarantaine d'années une baraque à la Foire des Santons où il vendait la production familiale. De petite taille, blond, les yeux bleus rieurs, les joues rouges, il ressemblait à un véritable Anglais de l'ethnotype !

Il n'avait aucune formation littéraire, celle-ci se résumant à la lecture des journaux et au spectacle de quelques pièces de théâtre. Il n'avait aucune orthographe que ce soit en occitan ou en français. Au témoignage d'Antòni Conio qui l'a connu car il avait pour camarade Pèire, le fils de Mariús Anglés, et allait parfois à son domicile, sa bibliothèque tenait dans les œuvres des troubaires Totsants Gros (voir *La Marseillaise*, 18 mai 1996) et de Mariús Clément.

Il n'empêche qu'il a écrit des dizaines de chansons qui ont été sur les lèvres des Marseillais entre 1872 et 1885. Mais il a continué de chanter en public jusqu'au début du XX^{ème} siècle, appartenant à l'association *La Comèdia Provençala* (*La Comédie Provençale*) de Fèlix Galseran. Antòni Conio l'a vu, alors qu'il était enfant, lorsqu'il prenait son apéritif au café Perlet situé dans le quartier populaire marseillais d'Endoume, au coin de la rue des Lices. Les clients lui disaient : « Anem, l'Anglés, canta-nos n'en quauqu'una ! » (« Allez l'Anglais chante-nous quelqu'une ! »). Les gens se rassemblaient pour l'écouter et l'accompagnaient au refrain.

Il a donné des chansons d'actualité sur divers sujets, mais aussi, étant républicain et socialiste, des chansons engagées dans lesquelles il ne cachait pas ses choix politiques. Ainsi dans la chanson « Lo simbòle dei pèis » (« Le symbole des poissons »), qui a connu un très grand succès et va probablement être mise dans le répertoire d'une chanteuse marseillaise actuelle, dans laquelle il compare chaque poisson à un personnage.

J'ai déjà mentionné « L'enfant de la libertat », mais il a écrit de nombreuses autres chansons dans lesquelles les allusions sont claires. L'une en particulier, traite de la Commune de Marseille, « Lo chin dau 4 abrieu » (« Le chien du 4 avril »). C'est en effet le 4 avril 1871 que les troupes versaillaises entrèrent dans Marseille afin d'y mater la Commune révolutionnaire.

Une bonne partie de ces chansons ont été publiées dans les cahiers du « Galòi Provençau » (« Joyeux Provençal ») et aussi dans des feuilles volantes. Certaines sont demeurées manuscrites. Chansonnier populaire, Mariús Anglés qui ne possédait pas de culture classique, n'a pu donner toutes les possibilités qui étaient les siennes. Poète de nature, mais n'ayant pas eu les conseils d'un maître, il ne faut pas chercher dans ses chansons des idées prodigieuses. En cela d'ailleurs il ne se situe pas au-dessous de beaucoup de paroliers français actuels ! Au moins a-t-il eu un engagement social, et certaines de ses chansons ont –elle encore aujourd'hui une signification qui n'a pas passé.

Pour terminer, je signale que le théâtre du Gymnase a joué une comédie en deux actes qu'il avait écrite, « Pega-Fina, lo grolier amorós » (« Colle-Fine, le savetier amoureux »).

DAMÀS ARBAUD

Damàs Arbaud. Né et mort à Manosque (Alpes de Haute-Provence), 11 décembre 1814 – 29 mars 1876. Issu d'une famille de la bourgeoisie, il effectue des études de médecine à Montpellier, passe sa thèse en 1837, qui est publiée à Digne sous le titre de « Fragments thérapeutiques » et revient à Manosque où il s'installe comme médecin généraliste. Il est nommé maire de Manosque en 1843 et le restera jusqu'à 1848 ; c'est sous son administration que sont construits deux asiles dans cette ville, l'un pour les vieillards, l'autre pour les enfants, ainsi qu'un pont sur la Durance. Partisan de la Monarchie de Juillet, il soutient "l'ordre" et le coup d'état du 2 décembre 1851 du prince-président Louis-Napoléon Bonaparte ; il sera récompensé de cette trahison des valeurs républicaines par son élection au Conseil Général des Basses-Alpes (1852-1855). C'est sous Louis-Philippe qu'on lui avait proposé le poste de sous-préfet du Var, à Toulon, mais très attaché à Manosque, il avait refusé. Il meurt dans cette ville alors qu'il n'a que 61 ans.

Ses premières recherches historiques datent de 1838 date à laquelle il publie un travail sur Notre-Dame-du-Romigier. En 1841, il est chargé par le préfet des Basses-Alpes de procéder au récolement des archives municipales et d'en dresser un rapport qu'il adressera trois ans plus tard, le faisant suivre d'un recueil « d'Études Historiques sur la Ville de Manosque au Moyen-Âge », publié à Digne en 1847. D'autres études historiques suivront qui lui vaudront d'être nommé correspondant du Ministère de l'Instruction Publique pour les travaux historiques.

Le 13 septembre 1852, le ministre de l'Instruction Publique du futur Napoléon III, Ipolit Fortoul, natif de Digne avait signé un décret ordonnant la constitution d'un recueil général des poésies populaires françaises, ce dernier terme, signifiant que toutes les nationalités de France, l'occitane comprise, étaient françaises. Ipolit Fortoul avait exercé les fonctions de professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, et il était connu pour une étude sur la littérature des Troubadours publiée dans *La Revue des Deux Mondes*, en 1846. Il était l'ami de Damàs Arbaud et il chargea ce dernier de procéder au travail pour la Provence. Lui-même ne verra pas la réalisation du projet car il décèdera avant la publication des deux ouvrages qui paraissent en 1862 et 1864 sous le titre de « Chants populaires de la Provence ».

Il s'agit d'un travail fondamental auquel se réfèrent encore les spécialistes de la langue occitane et les musicologues, ainsi que les chanteurs et les groupes musicaux qui trouvent là des textes et des musiques qui constituent un trésor de la culture occitane. À l'époque du collectage n'existaient pas les procédés d'enregistrement modernes, et sans Damàs Arbaud, s'agissant de culture orale, tout cela ne nous serait sans doute jamais parvenu.

Les transcriptions musicales notées sans modifications, étaient de M. Gérard. Pour celle des paroles, Damàs Arbaud se trouvait devant un choix : soit utiliser l'orthographe classique de l'occitan partiellement rétablie par le docteur Honnorat, soit s'inspirer de l'écriture patoisante de certains Trobaires qui voulaient calquer le plus exactement possible l'orthographe française, soit celle dite mistralienne, en réalité de Roumanille, que venait d'instaurer le *Félibrige*. Face à des textes issus de différentes régions de Provence où évidemment existaient des différences de prononciation, Damàs Arbaud qui était de formation scientifique optera pour le système d'Honorat.

Cela lui sera reproché par les félibres. Dans l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, il sera violemment attaqué dans un article portant la signature d'Anselme Mathieu, mais en réalité œuvre de Frederic Mistral. Il y répond sous forme d'une lettre ouverte « De l'orthographe provençale, lettre ouverte à M. Anselme Mathieu » dans laquelle on trouve une admirable défense de l'occitan et il exécute littéralement son adversaire en

détruisant un à un ses arguments fallacieux. Sa démonstration se termine par une évidence : les poètes doivent laisser aux professionnels le soin de faire des choix orthographiques.

Cependant, le succès du *Félibrige* fit que durant longtemps les « Chants populaires de la Provence » seront occultés. Ils seront remis à l'honneur à partir de 1945 par l'association *Lo Calen de Marselha (La Lampe à Huile de Marseille)* et connaissent actuellement une large diffusion.

Pour établir son ouvrage, Damàs Arbaud a disposé de correspondants, mais il a lui-même recueilli de nombreux textes, étant facilité en cela par son métier de médecin. Il est possible qu'en raison de ses convictions populistes il ait négligé de noter des chants qui auraient pu être considérés comme séditieux. Ainsi, il est curieux qu'il n'ait pas relevé « La cançon dei païsans » (« La chanson des paysans »), chanson du folklore contestataire qui lui était certainement connue. Mais telle quelle, son œuvre demeure un témoignage irremplaçable de la création populaire en Provence.

Par ailleurs, Damàs Arbaud a écrit en occitan au moins quelques vers de circonstance qui ont été publiés après sa mort, en 1880, dans *Le Journal de Forcalquier* et il a peut-être aussi laissé d'autres fragments poétiques dans divers journaux ce qui nécessitera une recherche pour les retrouver.

JOSÈP D'ARBAUD

Josèp d'Arbaud. Né à Meyrargues (B du R), 6 octobre 1874 - mort à Aix en Provence, 2 mars 1950. Sa mère était la félibresse et poète Maria Martin (*La Marseillaise*, 8 novembre 1998), son père le comte Félix d'Arbaud. Sa famille qui disposait d'une fortune appréciable, vivait l'été à Meyrargues, et l'hiver à Cavaillon. C'est dans cette ville que le jeune Josèp fait ses études élémentaires puis il va à Avignon, au collège Saint-Joseph tenu par les jésuites où il montre des dispositions pour l'écriture. En 1888, il est atteint par les fièvres dont il guérira rapidement, mais il gardera une santé fragile. Reçu bachelier ès-lettres en juillet 1893, c'est à Avignon, au café de Paris, place de l'Horloge, qu'il commence à fréquenter les félibres dont notamment Frederic Mistral, Félix Gras (*La Marseillaise*, 3 juin 2001), Marius Jouveau, et qu'il rencontre l'un de ses cousins, Folcò de Baroncelli-Javon qui lui transmettra sa passion pour la Camargue et les taureaux. Il va faire son droit à Aix en Provence où il se mêle aux milieux intellectuels provençaux et y fait la connaissance de Joachim Gasquet, Paul Souchon, Audoard Aude, Louis Le Cardonnel, Xavier de Magallon. Il écrit ses premiers poèmes qu'il envoie à Mistral. En 1897, il ne parvient pas à obtenir la première partie de sa licence de droit et il abandonne les études. Il va rejoindre Folcò de Baroncelli aux Saintes Maries de la Mer. Il achète des bêtes à ce dernier pour former une manade. Mais, il ne supporte pas le climat, il retourne à Cavaillon, laissant à Baroncelli-Javon le soin de s'occuper de sa manade. Il retourne en Camargue en 1902, a des ennuis d'argent. En 1905, atteint de tuberculose, il part en sanatorium dans l'Ain. Après divers séjours en montagne, son état s'améliore et en mars 1908 il rentre à Avignon. De nouveau malade il doit repartir en Suisse, à Montana. Enfin guéri, il revient en Provence en 1911 et s'installe à Avignon puis, à la mort de sa mère, en 1917, à Aix en Provence, passant les mois d'été à Meyrargues. Il ne quittera plus guère Aix que pour des cérémonies taurines, confondant les "traditions" camarguaises ou prétendues telles, avec un patriotisme provençal aristocratique constituant une vision mythique du pays. Il se marie en 1946 avec une maîtresse d'école qu'il a connue en 1931 et meurt à Aix-en-Provence. Il est enterré selon son souhait au cimetière de Barjols (Var).

Mistral a vite jugé que Josèp d'Arbaud avait l'étoffe d'un grand écrivain et il l'encourage à produire. C'est durant son premier séjour en Camargue qu'il écrit un poème en prose, « Nouvè gardian » (« Noël gardian »), qui sera publié en 1904 et réédité en 1926. Par ailleurs, Josèp d'Arbaud commence à écrire dans les revues félibrennes, et notamment l'*Aiòli* (*L'Aioli*). Il collaborera également à la revue *Le Feu*, créée en 1905, dont il assumera plus tard la direction jusqu'à sa disparition en 1937. Parmi les autres publications auxquelles il donnera une collaboration, on peut citer *La Regalida* (*La Flamme Vive*), l'*Armanas Marselhés* (*Almanach Marseillais*), l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), *Provença* (*Provence*) dans lequel on trouve notamment divers poèmes du recueil « Li cant palustre » (« Les chants palustres ») paru en 1951. Le premier recueil poétique de d'Arbaud sort en 1913 ; il s'agit de « Lou lausié d'Arle » (« Le laurier d'Arles »), comportant une préface élogieuse de Mistral qui souligne la qualité de la langue employée. En 1946 est publiée « La coumbo » (« La combe »). L'œuvre poétique d'Arbaud est d'appréciation difficile car ses disciples l'on surévaluée en raison de l'admiration qu'ils lui portaient; en fait, Josèp d'Arbaud est bien ancré dans son époque : crépuscule post-symbolique, inspiration provençale et influence de l'École Romane ; les poètes provençaux d'expression française qu'il a fréquentés à Aix procèdent du même climat intellectuel. Cependant, cela est compensé par la forme classique de la versification de d'Arbaud dont les vers sont admirablement ciselés et ont une musicalité très sûre. C'est une œuvre nostalgique qui peut être celle de l'amour ou de la gloire, avec un orgueil à la manière de Ronsard. De même que l'homme, cette poésie m'a dit un jour Jòrgi Reboul, qui a connu d'Arbaud, plaisait beaucoup aux femmes.

Mais c'est surtout dans la prose que Josèp d'Arbaud se hausse sans conteste au premier rang des écrivains occitans. Trois ouvrages la marquent : « La caraco » (« La gitane »)(1926), « La bèstio dóu Vacarès » (« La bête du Vaccarès ») (1926), « La sóuvagino » (« La sauvagine »)(1929). En outre, ont paru en 2000, trois récits inédits. Le grand livre de d'Arbaud reste « La bèstio dóu Vacarès », sorte de roman policier dans lequel un gardian solitaire du XV^e siècle, est à la recherche d'un animal étrange, mi-homme, mi-taureau. Un satire. Dans cet ouvrage apparaît crédible le mystère d'un merveilleux païen qui envoûte le lecteur car la Camargue y est peinte avec une vérité et une tendresse constante qui écartent le doute. C'est là un chef-d'œuvre de la littérature universelle, et l'ouvrage a d'ailleurs l'objet de diverses traductions et rééditions tant en France qu'à l'étranger.

D'Arbaud, qui n'a guère écrit que sur la Camargue, ses paysages, ses hommes, est parvenu à réaliser grâce à l'art une œuvre qui unit la littérature la plus intellectuelle à la simplicité populaire, équilibre très difficile, exceptionnel. Il achève l'esthétisme de l'École d'Avignon de sa génération en l'approfondissant, l'élargissant et l'épurant. Il continue Mistral et de même que ce dernier, il est un exemple qui ne peut être imité et renouvelé. Ses textes constituent un modèle de prose occitane classique et sa langue est d'une qualité rarement égalée, ce dont il a d'ailleurs pleinement conscience lorsqu'il achève « Lou lausié d'Arle », avec le poème « Flourido » (« Floraison ») par les vers :

*Ma Raço, gardaras memòri
Dóu Lausié d'Arle e de d'Arbaud.*

(Ma race, tu garderas la mémoire – Du Laurier d'Arles et de d'Arbaud)

MARIA D'ARBAUD

Maria Azalaïs Martin épouse du comte Félix d'Arbaud. Née et morte à Cavaillon, 20 juin 1834 – 12 septembre 1917. Fille de Valèri Martin, qui écrivait sous le pseudonyme de *Lo Felibre dei Melons (Le Félibre des Melons)*, elle passe son enfance à Cavaillon (Vaucluse), dans la propriété de sa grand-mère ; mariée au comte d'Arbaud, c'est là qu'elle vivra le plus souvent, allant en été dans une propriété située à Meyrargues (B du R). Mère de Josèp d'Arbaud, elle a été en date l'une des premières poétesses provençales modernes. Elle signait sous le pseudonyme *La Felibressa dau Caulon (La Felibresse du Coulon)*, le Coulon ou Calavon étant un cours d'eau qui vient se jeter dans la Durance près de Cavaillon. Elle a collaboré à l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, a participé à divers concours littéraires obtenant notamment une médaille d'argent pour une poésie légère aux Jeux Floraux du Félibrige en 1888. Elle est l'auteur d'un recueil publié en 1863, « *Leis amoras de ribàs* » (« Les mûres des grands talus »), dans lequel elle chante notamment le Coulon ainsi que le couvent et l'église de Notre Dame de Lumière près de Goult (Vaucluse). La poésie de Maria d'Arbaud se signale par une langue de bonne tenue avec un sens très net du rythme.

PAU ARÈNE

Pau Arène. Né à Sisteron (Alpes de Haute Provence, 26 juin 1843 – mort à Antibes (Alpes Maritimes), 17 décembre 1896. Issu d'une famille de la petite bourgeoisie installée à Sisteron depuis très longtemps, c'est là qu'il accomplit ses études primaires. Après le baccalauréat, il entre dans l'Instruction Publique et se retrouve maître d'études aux Lycées de Marseille puis de Vannes, en Bretagne. Il poursuit sa formation et obtient très jeune la licence ès-lettres. Il enseigne alors à Paris. Il écrit une petite comédie, « Pierrot héritier », qui obtient un bon succès et le décide à quitter l'Université pour le journalisme en 1865. C'est vers cette époque que parallèlement à ses productions en français il commence à composer des vers en occitan provençal et qu'il se lie avec les félibres. Il les fréquente tant à Paris qu'à Avignon où il festoie en leur compagnie à l'île de la Barthelasse chaque fois qu'il le peut, et à Sisteron où il retourne souvent. Il connaît alors une déception sentimentale qui marquera sa vie : il tombe éperdument amoureux d'Anaïs Roumieux, fille de l'écrivain occitan Loïs Roumieux (*La Marseillaise*, 19 novembre 2000) ; il demande sa main qui lui est refusée au prétexte qu'il est libre-penseur et peu fortuné. Pau Arène traînera toute sa vie cette déception dont même parvenu au sommet de la gloire littéraire il ne se consolera jamais. En 1870, il contribue à la formation d'une compagnie de francs-tireurs provençaux dont il est nommé capitaine et c'est à cette occasion qu'il compose en français la chanson « Le Midi bouge ». Plus tard, malade, soigné par sa sœur, il se retire à Antibes où il meurt. Son corps sera ramené à Sisteron par celle-ci et par August Marin (*La Marseillaise*, 16 novembre 1992).

Pau Arène a commencé à se faire une réputation en 1868 comme écrivain français avec « Jean des Figues », suivi en 1876 de « La gueuse parfumée » qui comporte en sous-titre « *récits de Provence* ». Ces textes sont bien supérieurs à ceux de son contemporain, Anfòs Daudet, dont il a été le collaborateur. On lui attribue d'ailleurs une contribution importante dans la composition des premières « Lettres de mon moulin » de celui-ci. Car outre un style bien supérieur, il part du local, d'un coin de terre qu'il a soigneusement déterminé, pour s'élever à l'universel, « *jusqu'aux étoiles* » comme l'a écrit Carles Maurras.

Cela vaut aussi pour sa production occitane qui est pourtant assez mince : une trentaine de poèmes et quelques contes qui sont disséminés dans diverses publications dont notamment l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, *Lo Vira-Soleu (Le Tournesol)*, *L'Alhòli (L'Aïoli)*, *La Cigale*, *La Revue Félibréenne*. La plupart des poèmes ont été réunis et publiés en 1904 par Lucian Duc, dans le recueil collectif des félibres de Paris, « *Lei solelhadas* » (« Les ensoleillées »). Le charme en est évident avec une remarquable justesse de ton et une grande habileté de versification. On peut le comparer à Aubanel dont il était l'ami, avec quelque chose qui va plus loin car il a moins été influencé par les parnassiens. Ses contes en prose possèdent les mêmes qualité que ses poèmes.

Pau Arène s'est par ailleurs largement impliqué dans le mouvement félibréen. Outre ses rapports d'amitié avec Mistral dont au témoignage de l'épouse de celui-ci, il était le meilleur ami, il a soutenu le *Félibrige* en toutes circonstances et il fut coopté majoral en 1884. Il a donné des études et de nombreux articles en français dans différents journaux afin de présenter l'idéologie félibréenne et les œuvres des félibres. En 1888, il fit jouer une traduction en vers français de la pièce de Teodòr Aubanel (*La Marseillaise*, 21 novembre 1999), « *Lo pan dau pecat* » (« Le pain du péché »). Il a été en 1876 l'un des fondateur de l'association *La Cigale*, qui rassemblait les félibres de Paris, et en 1879, de la *Société des Félibres de Paris*, complémentaire de la première.

FRANCÉS ARNAUD (Trobaire)

Francés Arnaud. Né à Sanari (Var), diminutif occitan de Sant Nazari, 6 mars 1811 – mort à Marseille, 20 mars 1874. Nous connaissons pas les origines sociales de Francés Arnaud ni les circonstances qui l'ont amenées à Marseille. Probablement l'activité professionnelle puisqu'il était ouvrier vermicelier. En tout cas, il est l'un de ceux qui fondent l'*Athénée Ouvrier*, association pour la promotion de la classe ouvrière par le développement de l'instruction, en 1845. Bien que très modérée, certains de ses membres, dont Francés Arnaud, trouvèrent l'association trop engagée et fondèrent 1849 l'*Athénée Populaire*, encore plus modérée !

Il semble que 1845 soit l'année effective de l'entrée de Francés Arnaud dans la création occitane car il collabore alors au journal de Desanat, *Lo Bolhabaïssa (La Buoillabaisse)*. Le 9 février 1847, est créé sur la scène du Grand Théâtre de Marseille, actuel Opéra Municipal, son vaudeville en un acte et en vers, « Leis intrigas d'un amator » (« Les intrigues d'un amateur ») qui obtiendra un grand succès. La pièce en effet a été ensuite jouée au Gymnase, autre théâtre marseillais, à Aix et à Toulon. Elle sera reprise de 1931 à 1933 par la troupe du *Calen de Marselha (La Lampe à Huile de Marseille)*. Par ailleurs, Francés Arnaud a écrit deux autres pièces demeurées inédites « Lo siblaire dei Calhòus » (« Le siffleur des Caillols ») et « Nico vò leis amors dau fauborg » (« Nicolas ou les amours du faubourg »).

Il participe aux *Romavatgis dei Trobaires (Congrès des Poètes)* d'Arles en 1852 et d'Aix l'année suivante. Il a aussi composé des chansons et monologues dont certains ont eu les honneurs de la scène des théâtres-concerts L'Alcazar et Le Casino : ainsi « Misè Bòn Pes » (« Mademoiselle Bon Poids »), dont la musique avait été composée par Dàvid Gaitte (*La Marseillaise*, 20 février 1994).

À partir de 1862, il collabore au journal de Mâriüs Féraud *Lo Rabalhair* (*Le Ramasseur*) devenu ensuite *Lo Çaçaire (Le Chasseur)*. Le contenu de certains des textes qui y sont publiés sont intéressants. Ainsi, dans un poème sur le jardin Longchamp récemment inauguré, il mentionne que l'or va aux riches qui ont les grands équipages de chevaux, et le pain noir aux ouvriers. Et dans le discours qu'il prononce le 9 août 1863, au banquet de la mutuelle de la corporation des vermiceliers dont il est le président depuis 15 ans, il y a une attaque directe contre les patrons et les ouvriers qui collaborent avec eux ; une partie du discours est d'ailleurs censurée pour la publication. Il est donc clair que les idées de Francés Arnaud qui demeure attaché au développement de l'instruction chez les travailleurs car elles l'aideront à lutter pour plus de justice, avaient considérablement évolué.

L'œuvre de Francés Arnaud se situe dans le cadre des poètes-ouvriers de son temps. On n'y trouve pas une grande originalité mais dans l'ensemble la langue employée est bonne. N'ayant pas le souci de plaire à tout prix, cela le rend encore lisible de nos jours.

FRANCÉS ARNAUD (Linguiste)

Francés Arnaud. Né et mort à Barcelonnette (Alpes de Haute Provence), 7 août 1843 – 23 juillet 1908. Issu d'une famille fortunée, notaire dans sa cité natale. il appartenait à la bourgeoisie traditionnelle et représente le type de ces intellectuels locaux qui ont travaillé avec sérieux et d'une manière scientifique sur le milieu naturel et culturel de leur région. C'est ainsi qu'il a publié des travaux sur l'histoire et les sciences naturelles de la vallée de l'Ubaye, effectué des investigations sur la géographie alpine et, en rapport avec son activité professionnelle, le droit comparé. Il a été l'un des fondateurs de la *Société d'Études Historiques, Scientifiques et Littéraire des Hautes-Alpes*.

Il a rédigé quelques poèmes en occitan de la vallée de l'Ubaye, et ainsi, il est l'auteur de la chanson « La Barcilonesa » (« La Barcelonaise »), qualifiée de "marche alpine", qui aujourd'hui encore est chantée en certaines occasions. Il a aussi publié une plaquette de circonstance, « L'electricitat a Barcilona » (« L'électricité à Barcelonnette »).

Surtout, il est l'auteur d'un ouvrage remarquable, « Le langage de la vallée de Barcelonnette », dont l'impression a été commencée en 1905, mais qui à la suite de divers retards dont la guerre de 1914-18, n'a finalement été publié qu'en 1920. Cet ouvrage, fruit du travail de base de Francés Arnaud, comporte également au moins deux co-auteurs, dont l'un est G. Morin, le second n'ayant pas désiré que son nom figure sur cette sorte d'encyclopédie du parler occitan de la vallée de l'Ubaye. Encyclopédie car il comporte un dictionnaire de l'occitan de Barcelonnette, un vocabulaire de la Haute Ubaye, un vocabulaire de la Basse Ubaye, les noms de propriétés et les sobriquets de familles, les sobriquets des habitants des communes ou hameaux, les dictons et proverbes usités à Barcelonnette, des éléments de grammaire de l'occitan de la vallée de l'Ubaye, et en introduction, Francés Arnaud présente une étude écrite en 1903, et remaniée en 1905, intitulée *Le docteur Honnorat de Digne et Mistral*.

Son travail de lexicographe l'avait en effet mené à étudier le dictionnaire d'Honorat auquel il rend hommage pour sa haute tenue, et celui, monumental, de Mistral, « Lo Tresor dau Felibritge ». Il indique à ce propos, que Mistral, contrairement aux usages, a négligé de citer ses sources, dont précisément Honnorat. Et il en apporte la preuve par une étude serrée portant sur un certain nombre de pages.

Ce travail sur le parler de la vallée de l'Ubaye permet de compléter heureusement les dictionnaires d'Honorat et de Mistral qui, en raison de l'immensité de la tâche à accomplir, n'avaient pu réunir tous les éléments disponibles.

JOSEP ARNAUD

Josèp Arnaud. Né et mort à Marseille, 1828 – septembre 1891. Issu d'une famille de la petite bourgeoisie marseillaise, il est très jeune pris de passion pour le théâtre : ne pouvant être lui-même acteur, il confiait à des pantins de carton les rôles dictés par son imagination et il donnait la comédie à ses petits camarades. Plus tard, il entre dans un théâtre d'élèves-amateurs, et pour gagner sa vie, il mène de front cette activité et celle de commis en douane. Sa timidité naturelle l'avait fait d'abord désigner pour remplir les rôles féminins. Mais, en avançant dans l'âge, la gravité naissante de sa voix et la naissance de moustaches lui firent abandonner ce côté de son talent et il se lança dans les rôles de bouffe. La plupart des pièces interprétées dans le théâtre d'élèves étaient en français. Cependant, dans la déclamation et la chanson il employait déjà l'occitan, et en 1849, il paraît pour la première fois en public dans un répertoire occitan en compagnie de son ami Brossard, avec lequel il devait par la suite interpréter de nombreux duos restés légendaires. L'une des raisons de son abandon du théâtre pour la déclamation et la chansonnette fut son mariage qui fit de lui un père de famille : il se trouva dans l'obligation d'embrasser une carrière plus solide que celle d'acteur dans les pièces où les cachets étaient maigres. Et, étant très spirituel, sachant parfaitement mettre en scène les événements et les types sociaux dans les déclamations, les chansons ou les chansonnettes mêlées de déclamations dont il écrivait généralement les paroles, le succès lui fut assuré auprès d'un public qui se reconnaissait dans ses textes. C'est en effet suite à l'audition au Gymnase, de deux de ses compositions que les directeurs du Casino, actuel cinéma des Variétés, à la rue Vincent Scotto, à Marseille, l'engagèrent pour une durée de 3 ans. À partir de 1856, il y fera des centaines de créations populaires telles « Lo cepon de taverna » (« Le pilier de taverne »), « Mion la gatairò » (« Marion, la revendeuse »), « An siblat mon enfant » (« Ils ont sifflé mon enfant »), que plus tard il reprenait chaque fois qu'il revenait à Marseille. Car Josèp Arnaud, connaît un tel triomphe tant en français qu'en occitan que sa renommée dépasse sa ville natale. Il est demandé à Lyon et à Paris où il chante pour la première fois au Concert des Géants, et après 1871, aux Porcherons, aux Concerts de l'Horloge, à la Scala, au XIX^e Siècle, aux Ambassadeurs, à l'Eden Concert. Il joue aussi l'opérette, à Bruxelles. C'est aux Concerts des Géants, où il est revenu chanter, qu'à la suite d'un incendie, il perd tous ses costumes et son répertoire composé de 228 morceaux orchestrés. Mais heureusement, peu après, il est engagé de nouveau à l'Alcazar de Marseille où il avait déjà chanté avec son ami Brossard. Il effectue des tournées dans toute la France et à l'étranger, mais chaque année, il revient régulièrement à Marseille où il est attendu par un public fidèle. Travailleur infatigable, il a effectué jusqu'en 1883, plus de 1100 créations ; on peut estimer leur nombre total à près de 1500 au moment de son décès.

AUBÈRT ARNAVIELLE

Aubèrt Arnavielle. Né à Alès, 22 juillet 1844, mort à Montpellier, 11 novembre 1927. Il est issu d'une vieille famille catholique et monarchiste, ce qui explique son engagement politique futur. Son père était maître marbrier et appartenait à la moyenne bourgeoisie. Il fait des études chez les frères des Écoles Chrétiennes d'Alès, puis est employé à la compagnie de chemins-de-fer du PLM. Il a été amené à la poésie occitane par Matieu Lacroix et a subi l'influence de l'abbé de Sauvages, auteur d'un dictionnaire languedocien et du marquis de La Fare-Alais. Dès 1862, il devient un disciple direct de Mistral qui le considèrera comme "le saint du Félibrige". Il est désigné parmi les premiers majoraux du *Félibrige* lors de l'adoption des statuts de 1876, et il est l'un des membres de la Maintenance du Languedoc dont il sera vice-syndic. Il est l'un des fondateurs, à Alès, de *l'Escòla de la Tabò (École de la Tabo)*. Ardent polémiste au service de la cause royaliste, il milite à l'*Action Française* de Carles Maurras ; il sera rédacteur au journal royaliste de Montpellier *L'Éclair* ; il est l'un de ceux qui, dans le *Félibrige*, ont le plus œuvré pour l'élimination de Pèire Devoluy. Cependant, il demeure un homme cordial et conserve des amitiés du côté des républicains et même des socialistes. Il a reçu en raison de son teint sombre le pseudonyme de *l'Arabi* ; autre pseudonyme : *Lo Felibre de l'Auba (Le Félibre de l'Aube)*, qui fait référence au recueil poétique paru en 1868, « Los Cants de l'Auba » (« Les chants de l'aube »), qui est considéré comme son œuvre principale. Cependant sa poésie demeure d'inspiration bien félibréenne même si elle s'interdit pour des raisons idéologiques l'évocation de la Croisade des Albigeois. Elle consiste en saluts, souvenirs, célébrations des grands hommes et naturellement de l'arbre cévenol par excellence, le châtaignier. Au fond, bien qu'étant dans la mouvance de Montpellier ce qui ne manque pas de l'influencer, il est très proche de l'inspiration félibréenne traditionnelle et il ne sait pas se détacher d'un sentimentalisme de style hérité des poètes-ouvriers. Ses meilleures œuvres restent le récit versifié « Teldeta » (« Teldete ») et le poème héroï-comique « Vòla-Buòu » (« Vole-Bœuf ») (1875) qui est le surnom des habitants de Saint-Ambroix. Il a fondé en 1874 l'*Armanac Cevenòu (Almanach Cévenol)* devenu en 1876 *Armanac de Lengadòc (Almanach de Languedoc)* et a collaboré à la plupart des journaux et revues félibréens : *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, *La Cigale d'Or, Dominique, L'Uòu de Pasca (L'Oeuf de Pâques)*, *Lo Cascavèl (Le Grelot)*, *La Revue Félibréenne, La Campana de Magalona (La cloche de Maguelone)*, *Lo Brusc (La Ruche)*, *Lo Provençau (Le Provençal)*...

JOAN-BAPTISTA ASTIER

Né et mort à Marseille, 19 janvier 1866 – 8 novembre 1923. Il est né dans le vieux quartier de Marseille, près de l'église Saint-Laurent, à l'entrée du Port Vieux. Son père était emballer de morue et sa mère marchande de conserves et de salaisons. Il a donc une pratique directe de l'occitan marseillais populaire. Il fait des études primaires avant de devenir apprenti puis ouvrier aux cristalleries de Baccarat. Il accomplit son service militaire à l'école d'Administration de Vincennes ; il aurait voulu y faire carrière comme officier, mais il ne réussit pas aux examens son instruction étant insuffisante. Il revient alors à Marseille et entre dans le service de l'Octroi, administration qui était chargée de percevoir des droits sur certaines denrées qui entraient dans les villes. Il y passera par tous les grades jusqu'à celui de sous-inspecteur. Il épouse une institutrice, fille du graveur Josèp Soumy, de Charleval (B du R), et c'est à l'occasion des vacances qu'il passe régulièrement dans ce village qu'il écrit son « Histoire de Charleval ». C'est également en français qu'il rédige une étude sur son beau-père en collaboration avec Joan-Baptista Auquier, conservateur du Musée des Beaux-Arts e Marseille, ainsi qu'une très intéressante « Vie intime de Victor Gelu ». Il fait toute la guerre de 14-18 comme capitaine d'administration au ravitaillement à Marseille, à Port-de-Bouc et surtout en Algérie, à Corneille, sur les hauts plateaux de l'Atlas. C'est là qu'en raison de sa fragilité, il se ruina la santé. Il prend sa retraite de l'Octroi en 1921 et il vient demeurer dans la banlieue marseillaise, à La Barasse ; malade, il meurt âgé seulement de 57 ans.

À côté de ses écrits français, Joan-Baptista Astier a laissé une production occitane importante et de bonne qualité. C'est en 1905 qu'il se lie avec les félibres marseillais, lors d'une réunion de l'*Escolo de la Mar (École de la Mer)* à laquelle il adhèrera, et un mois après il donne son premier poème en provençal. Il entre au *Félibrige* et s'inscrit à la *Frairiá Provençala (Confrérie Provençale)*, dont il devient le secrétaire.

En 1907, il sort sa première plaquette qui ne comporte que des sonnets, « Dins la carriera » (« Dans la rue »), où il s'inspire des types populaires marseillais et de leurs cris ; il obtiendra une récompense de la *Société Archéologiques de Béziers*.

En 1911, il publie un poème en 15 chants, « Niusèlas » (« Niozelles »), dans lequel il s'inspire de la résistance de la bourgeoisie marseillaise et plus largement des couches populaires de la ville, qui avait à sa tête Gaspard Glandevès de Niozelles, à Loïs XIV en 1660. À noter que le traducteur du texte occitan en français, Joan de Servièras, qui a écrit également la préface, s'est cru dans celle-ci obligé de prendre le contrepied du texte d'Astier pourtant peu enclin à se déclarer autonomiste ! Joan-Baptista Astier est aussi l'auteur d'une comédie dramatique en un acte et en vers, « Naïs » (« Anaïs »), qui a été créée sur la scène du Châtelet-Théâtre de Marseille, le 27 juin 1913 et qui connaîtra diverses représentations dau Théâtre du Gymnase avant d'être publiée la même année.

Tout cela est très conventionnel, avec la contradiction, surtout pour Niusèlas, entre un patriotisme provençal et le patriotisme français. Et la meilleure œuvre d'Astier est certainement « Flors de mar » (« Fleurs de mer »), sortie l'année précédente et illustrée par divers dessinateurs. Il y présente les poissons de la rade de Marseille et les aspects de cette dernière : poèmes classiques qui font faire un agréable voyage dans ce jardin que constitue la Méditerranée. Il avait acquis une bonne connaissance des poissons lorsque dans son activité professionnelle il avait été désigné afin de suivre la vente des produits de la mer à la Criée du quai de Rive-Neuve, actuellement transformée en théâtre.

En outre, Joan-Baptiste Astier a laissé divers textes inédits : une comédie en 2 actes, « Leleta » (« Lilette ») ; une pastorale d'enfants en un acte, « Lei pastrilhons » (« Les petits pâtres ») ; une galéjade, « La jornada dei bofas » (« La journée des soufflets ») ; une revue, « Lo sire de Maspronvist » (« Le sire de tumaassezvu »). Il a collaboré à *l'Armanac*

Provençau (Almanach Provençal) ainsi qu'à diverses revues et publications dont notamment *La Revue de Provence, La Revue de Provence et de Langue d'Oc, Le Bavard...*

C'est l'ensemble de cette œuvre qui lui vaut d'être nommé lors de la *Santa Estèla* d'Alès, en 1920, *Mèstre en Gai Saber*. Mais, cela ne veut pas dire qu'elle soit particulièrement originale : elle demeure bien dans le cadre félibréen de son époque. Avec quelques bons poèmes dans « Flors de mar ». Il reste qu'il a eu un souci constant d'écrire un occitan marseillais à la fois populaire et épuré..

LEON D'ASTROS

Josèp Jaume Leon d'Astros. Né à Tourves (Var), 15 novembre 1780 ; mort à Aix en Provence, 31 décembre 1863. Son père était notaire royal à Tourves. Il avait épousé une Portalis, de la grande famille des juristes aixois. Il jouit d'une bonne fortune. Lorsque naît Leon d'Astros, son oncle est déjà une célébrité du Barreau d'Aix en Provence. Les liens entre les d'Astros et les Portalis demeureront toujours étroits. Il a un frère aîné, Pau Teresa Dàvid, qui sera cardinal et accomplira la première partie de sa carrière à Paris, et une sœur, Maria Francesa. L'enfance de Leon d'Astros est celle d'un fils de bonne famille provençal : culture classique solide, contact familial et paternaliste avec les villageois, conscience d'appartenir aux couches supérieures du Tiers-État, contacts fréquents avec la bonne société aixoise. Il connaît parfaitement le français, langue de la culture haute, mais a une excellente pratique du provençal qui est encore la langue normalement employée dans l'intimité des familles bourgeoises, surtout dans les villages. Sa famille, comme les couches supérieures de la bourgeoisie villageoise, soutient la Révolution, puis par peur sociale, rejoint les hésitants, et ensuite les contre-révolutionnaires. Le futur cardinal notamment se situera dans le camp des ultras royalistes. Le jeune Leon d'Astros lui, deviendra anti-révolutionnaire mais il ne sera pas un activiste de cette cause. Il part étudier la médecine à Montpellier en 1798, puis en 1800 à Paris, et malgré les sollicitations de son oncle, qui a rallié le régime de Bonaparte et est devenu Ministre des Cultes et l'un des rédacteurs du Code Civil, il revient dans le Midi. Il termine ses études à Montpellier en 1803, se marie avec Magdalena Ròsa Rostan dont il eut sept enfants, et s'installe à Marseille en 1804, où il est médecin de la Miséricorde. Dès 1805, il revient à Tourves. Il y exercera les nombreuses charges de médecin de village et l'éducation de ses enfants tout en s'intéressant à la botanique. Nommé maire de Tourves lors de la Restauration, en 1814, il le demeurera jusqu'en 1819, lorsqu'il quitte Tourves pour Aix afin de faciliter les études de ses enfants. Il est nommé médecin à l'Hôtel-Dieu et acquiert une réputation de compétence et dévouement notamment lors des épidémies de choléra de 1835 et 1854. Il demeurera désormais dans cette ville jusqu'à sa mort.

Admis en 1817, comme membre non résident, de la *Société des Amis des Sciences, des Lettres, de l'Agriculture et des Arts d'Aix*, qui fut autorisé en 1829 à reprendre le titre d'*Académie*, il en devient membre à part entière lorsqu'il s'installe à Aix. Il y lit à l'occasion des séances publiques, ses premières productions, des fables qui seront ensuite publiées dans les mémoires de la société. Ces fables s'inscrivent dans le mouvement d'écriture provençale qui, après le silence de l'Empire, prend sa source avec Diouloufet (*La Marseillaise*, 28 avril 1991), en 1814, et s'achève en 1823 avec la publication de *Lo Boquet Provençau (Le Bouquet Provençal)*, recueil dans lequel il figure avec trois fables imitées de La Fontaine, dont l'une a été lue publiquement à la société, « Lo bastidan, son chin et lo rainard » (« Le bastidan, son chien et le renard »), les deux autres étant inédites, « Lo lop e l'anhèu » (« Le loup et l'agneau »), « Lei granolhas que demandan un rèi » (« Les grenouilles qui demandent un roi »). Dans les « Mémoires de la Société d'Aix », il se situe comme un émule de Diouloufet, accompagnant de notes ses textes provençaux qui sont destinés à un public lettré ; il apparaît comme un homme cultivé qui fait une œuvre occitane contemporaine, sans engagement "national provençal", mais qui par cela même contribue à rendre sa dignité à la langue occitane auprès de milieux qui lui sont au mieux neutre, et au pire opposé. Dans le *Boquet Provençau*, par contre, il s'inscrit dans une volonté proclamée de défense de l'occitan : il est, volontairement ou non, « renaissantiste ». Il publie quatre fables nouvelles en 1827, dans le tome suivant des « Mémoires ». Ensuite succède t un long silence lorsque la bourgeoisie libérale prend position contre le "patois". À partir de 1835, les choses se modifient : certains opposants à l'occitan se mettent eux-mêmes à créer en "patois" et certains poètes-ouvriers

utilisent l'occitan dans l'écriture. Aussi, dans les « Mémoires » de 1840, il publie cinq pièces en provençal. Il est désormais considéré comme l'un des meilleurs auteurs de fables en provençal et il jouit d'un grand prestige. Malgré sa tendance à la solitude, il laisse Desanat (*La Marseillaise*, 27 janvier 1991) imprimer quelques-uns de ses vers dans *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*). Mais, il n'a que peu d'illusions sur l'avenir de l'occitan, proclamant sa mort prochaine dans un discours prononcé devant l'*Académie d'Aix* en 1844. Cependant, un certain nombre de créateurs, parfois sans trop y croire, veulent lutter contre ce qui paraît inéluctable. Et en 1852, Roumanille (*La Marseillaise*, 24 octobre 1999) insère l'une des fables de d'Astros, « La Cigala e la Forniga » (« La Cigale et la Fourmi »), dans « Lei Provençala » (« Les Provençales »). Et la même année, Roumanille parvient à décider ce dernier de présider le *Romavatgi dei Trobaires* (*Congrès des Poètes*), premier congrès des poètes occitans, qui se déroule à Arles au mois d'août. D'Astros semble avoir changé d'idée sur l'avenir de l'occitan car dans son discours d'ouverture, il affirme que *lo provençau passarà pas* et il collabore par la présentation de deux fables. L'année suivante, il présidera également le *Romavatgi* qui se tint à Aix et il fournit dans son discours un programme au Renouveau occitan qui se cherche, reprenant les thèmes provençalistes du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle.

La langue de d'Astros est naturelle, authentique, en raison probablement de son long contact dans un milieu rural peu touché par le français. Mais il fait usage de l'occitan pour un plaisir de délasserment sans recherche, sauf peut-être sur la fin de sa vie, où il envisage une reconquête culturelle. Par sa position au sein de l'*Académie d'Aix*, il a apporté une contribution indéniable pour la revalorisation de la langue méprisée ce qui explique l'insistance de Roumanille et de Gaut (*La Marseillaise*, 9 avril 2000) pour qu'il sa présidence des *Romavtgis*. Par ailleurs, en ce qui concerne les choix orthographiques qui faisait l'objet d'une polémique chez les troubadours, d'Astros était partisan d'une graphie classique, se rapprochant en cela de Gaut et s'opposant à Roumanille.

En 1867 étaient publiées à Aix, les « Œuvres provençales du docteur L. d'Astros », avec une notice de M. Castellan président honoraire à la Cour Impériale d'Aix, qui était l'un de ses cousins. Cet ouvrage rassemblait l'ensemble de ses productions en occitan.

LOÏS ASTRUC

Loïs Astruc. Né et mort à Marseille ; 7 janvier 1857 – 4 avril 1904. Son père, maître-portefaix, homme droit et consciencieux, était cultivé et possédait beaucoup d'humour. Après l'école primaire, le jeune Loïs entre comme comptable à la maison de commerce Bruno Huc où son patron lui laisse la disposition du bureau lorsqu'il s'absente afin de lui permettre d'écrire et de travailler à l'aise. Passionné de lectures et de poésie, il parfait sa formation et il commence à composer des vers. Très vite il rejoint le Félibrige et en 1877 est l'un des fondateurs de l'*Escolo de la Mar (École de la Mer)* dont il sera désormais l'un des animateurs. Très attaché au *Félibrige*, il sera à la base de son développement, limité certes en raison de l'opposition des trobaires, mais réel, à Marseille, et il utilisera dans presque tous ses écrits le provençal mistralien. Ardent polémiste, il participe à travers la presse à toutes les batailles qui se déroulent à l'intérieur de *Félibrige* ; ainsi il sera l'un des plus fermes partisans d'Aubanel lorsque celui-ci fera l'objet d'attaques après sa prise de position dans le discours prononcé à Paris le 24 octobre 1878, à l'Hôtel Continental, lors d'un banquet réunissant le Paris littéraire et artistique, le ministre de l'Instruction Publique Agénor Bardoux, et de nombreux félibres dont Félix Gras (*La Marseillaise*, 3 juin 2001). Aubanel y mentionnait que le Félibrige était une rénovation et non une création, puisqu'il descendait en droite ligne de l'école marseillaise de 1840 ; en outre le banquet s'était terminé sur les accents de *La Marseillaise* ! Et Loïs Astruc signera sous le pseudonyme d'Esieu cinq sonnets occitans très violents dans lesquels il attaque Mariüs Bourrelly (*La Marseillaise*, 18 octobre 1992), Victor Lieutaud (*La Marseillaise*, 7 mai 2000), Joan Monné (*La Marseillaise*, 23 mars 1993) et Josèp Roumanille (*La Marseillaise*, 24 octobre 1999) qui ont monté une caballe afin d'éliminer Aubanel. Il poursuivra dans cette voie en attaquant Pascau Cros (*La Marseillaise*, 18 avril 1999), le créateur de *La Sartan (La Poêle)*, qui dans le numéro du 4 décembre 1897, avait emprunté au journal *Zou* un poème dont il avait modifié l'orthographe. La réponse de Pascau Cros est intéressante : le poème étant signé "Rouncivau", il avait pensé, disait-il, qu'il s'agissait de Valèri Bernard qui lui l'avait autorisé à changer la graphie de ses textes lorsqu'ils étaient publiés dans *La Sartan* ; Pascau Cros ajoute qu'il se moque de l'orthographe la preuve en étant que dans le journal *L'Alhòli (L'Aïoli)*, Mistral ne se gêne pas pour publier ses écrits qui sont mis dans l'orthographe félibréenne ! Sur la fin de sa vie, Loïs Astruc connaît des malheurs familiaux, voyant mourir son fils Lucian encore en bas âge, puis sa fille Clara qui était sur le point de se marier. Il perd alors de son agressivité.

Parallèlement, Loïs Astruc mène une grande activité de créateur. Il avait juste 20 ans lorsque paraît un poème destiné à sa sœur Maria, et en 1878 il publie « *Lei marinier, cançon dei felibree de la mar* » (*Les matelots, chanson des félibres de la mer*). C'est lui qui présente dans *La Calanca (La Calanque)* de 1879, publication de l'*Escolo de la Mar*, la littérature provençale à Marseille, employant dans la prose l'occitan marseillais, cependant que ses poèmes figurant dans la même revue sont rédigés en provençal mistralien. Parmi les abondantes publications qui suivront, on note divers recueils et plaquettes poétiques, « *Lei medalhosn* » (« Les médaillons », 1881, sonnets), « *Mon album* » (« Mon album, 1881, sonnets), « *La man senestra* » (« La main gauche », 1895), « *La messa pagana* » (« La messe païenne », 1897), « *Lei mosaïcas blu, blanc, roge vièlh òr* » (« Les mosaïques bleu, blanc, rouge, vièl or », 1899) et encadrant ces productions, « *Lei cacias* » (« Les fleurs d'acacia », 1884) et « *L'encencier* » (« L'encensoir », 1902), consacré à la mort de sa fille. Par ailleurs, il a écrit des pièces de théâtre : « *La Marselhesa* » (« La Marseillaise », 1882), trois actes en vers ; « *Tant vai la jarra au potz* » (« Tant va la jarre au puits », 1896), un acte en vers ; une pastorale, « *Lei dos fraires* » (« Les deux frères », 1903). Il a donné de nombreux discours et articles et il a collaboré à de très nombreuses publications : *La Jeune République, Lo Brusuc*

(La Ruche), Lo Provençau (Le Provençal), l'Armanac Provençau (Almanach Provençal), l'Armanac Marselhés, L'Aiòli, La Calanca, Zòu, Les Petites Annales de Provence, La Revue Félibréenne, La Provence Artistique et Pittoresque, etc...

Ces publications et son intense activité à l'intérieur du *Félibrige* lui ont valu sa nomination comme majoral en 1887, pour remplacer Teodòr Aubanel dont il avait pris le parti et qui l'a beaucoup influencé dans sa poésie, en particulier dans « La messao pagana » qui bien que d'inspiration très félibréenne demeure probablement son œuvre majeure. Loïs Astruc, travailleur infatigable, écrivain abondant et très doué, a été un poète en constant progrès au fur et à mesure qu'il a avancé dans sa production malgré son abus de la thématique félibréenne. Lorsqu'il s'est éloigné de celle-ci et qu'il s'est inspiré de la verve des trobaires marseillais, qu'il a décrit la vie populaire dans ses joies et ses peines, il a été très original, et il s'est montré l'un des meilleurs poètes de sa génération.

AUDOARD-TEODÒR AUBANEL

Audoard-Teodòr Aubanel. Né et mort à Avignon ; 26 mars 1829 – 31 octobre 1886. Issu d'une famille fortunée, son grand-père avait obtenu le privilège de "seul imprimeur de Sa Sainteté", autrement dit du pape. Son père avait ajouté à cela un esprit moderne du chef d'entreprise. Il passe son enfance entre Avignon, Le Pontet et Monteux (Vaucluse) où réside la famille de sa mère, et c'est tout naturellement qu'il parle l'occitan provençal qui est sa langue première, car celle de sa nourrice et de sa mère et qui le rattachera toujours à l'amour. Il accomplit ses études secondaires à Aix en Provence, dans la pension des Pères de la Retraite, les redoutés Frères Gris, où il ne sera pas malheureux. Il revient à Avignon en 1847 pour travailler à l'imprimerie. Bien que possédant une grande piété, il est attiré vers la poésie par ses lectures romantiques. Il y fait la connaissance de Roumanille (*La Marseillaise*, 24 octobre 1999), qui comme lui est membre de la *Société de la Foi*, association catholique ultra ; il commence à écrire en provençal et fréquente les Giéra (*La Marseillaise*, 9 octobre 2003) . C'est en 1850 qu'il rencontre à Font-Ségugne, dans la propriété que ceux-ci possèdent à Châteauneuf de Gadagne près d'Avignon, Jenny Manivet, jeune fille de condition modeste de grande beauté qui était la protégée de la famille Giéra. Il en tombe éperdument amoureux mais ne peut l'épouser étant donné la différence de fortune. Jenny Manivet qui deviendra Zani dans les poèmes, entrera au couvent en 1854. Dans les mois qui suivront, et après diverses péripéties, Aubanel connaîtra une longue crise sentimentale qu'il ne guérira que par la foi.

Il exprimera cette passion ardente dans le recueil poétique « La miugrana entredubèrta » (« La grenade entrouverte »). L'ouvrage est chaleureusement accueilli à Paris, mais est mis à l'index à Avignon par *La Revue des Bibliothèques Paroissiales* ; c'est le début d'une longue cabale qui le conduira à une fin prématurée.

En 1861, il épouse une jeune fille de Vaison, Josefina Mazon, est heureux et découvre l'amour charnel. Il ne sépare pas sa foi catholique et les spectacles païens du monde. Il a un fils.

C'est à cette époque qu'il écrit le drame « Lo pan dau pecat » (« Le pain du péché »), qui ne sera joué qu'en 1878 à Montpellier et fera l'objet de critiques venimeuses de la presse de droite. Il noue une grande amitié avec Mallarmé et se lie avec Alphonse Daudet et Paul Arène. Il écrit en 1866 un second drame, « Lo pastre » (« Le pâtre »), inspiré d'une affaire de viol dans laquelle il avait été désigné comme juré aux assises de Vaucluse ; il refuse de le publier et on crut longtemps que ce texte était perdu, mais heureusement sa femme l'avait mis en lieu sûr et une publication intégrale de cette pièce a été réalisée en 1944 par le petit-fils du poète, Edouard Théodore-Aubanel.. Dernière pièce, également inspirée par l'amour charnel, en 1872, « Lo raubatòri » (« Le rapt ») .

Il collabore en 1852 au recueil collectif de Roumanille, *Lei provençalas* (*Les Provençales*) et au *Romavatgi dei Trobaires* (*Congrès des Poètes*) d'Arles. En 1854, il fonde avec Mistral, Roumanille et quelques poètes de la région avignonnaise, le *Félibrige*. Mais, appartenant à la fraction libérale de l'association, et étant par surcroît un poète de génie reconnu, il est l'objet de l'opposition de Roumanille qui parviendra à rallier Mistral. En 1879, il ne sera pas réélu syndic de la Maintenance de Provence et il se tiendra désormais à l'écart du Félibrige, cessant de participer aux réunions des félibres qu'il tient, sauf Mistral pour des « ratés et des grotesques ».

Il avait envisagé de publier les poésies écrites après la publication de « La miugrana entredubèrta », dont certaines, les moins engagées quant à la passion, avaient paru dans des revues et journaux, mais y avait renoncé, se méfiant de la cabale dont il était toujours l'objet. Il se décide en 1884, et l'année suivante paraissent « Lei filhas d'Avinhon » (« Les filles d'Avignon »), tiré à 300 exemplaires *rèn que per leis amics* (*seulement pour les amis*).

Roumanille était exclu de la distribution, mais il a l'exemplaire de Félix Gras, qui comme par hasard arrive chez l'archevêque. Ce dernier adresse une semonce au poète le menaçant de la perte du privilège familial. Aubanel est bouleversé et en décembre il est frappé d'apoplexie. Il s'éteint en octobre 1886.

L'art poétique de Teodòr Aubanel est le résultat d'un travail incontestable, car malgré sa fortune il n'est pas un oisif et il corrige sans cesse ses textes. De plus, il a le goût de la violence, du réalisme qu'il sait faire passer et s'affirme aussi, contradictoirement, comme un artiste pur, qui veut identifier le beau et le bon. Son goût pour la passion lui vaudra la haine des dévots hypocrites. Isolé dans le Félibrige où il est le seul vrai poète de la société urbaine, il aura une influence littéraire profonde sur le Mistral des années 1860, auquel il permettra d'échapper à la littérature *d'Armanac (d'almanach)*, c'est-à-dire au populisme.

Quant à son théâtre, il comporte aussi une très grande ambition car à l'époque il n'existait pas de public prêt à le recevoir. Écrit dans une versification facile comme le théâtre français contemporain, il passe fort bien la rampe. Mais, on notera, ce qui est gênant, l'opposition existant parfois entre les trivialités des dialogues et les entraînements poétiques. Ce qui est compréhensible, les pièces d'Aubanel, sauf « Lo pan dau pecat », et dans les conditions que l'on sait, n'ayant pas été représentées de son vivant. Il n'a donc pas pu corriger certains défauts difficiles à passer à la scène.

Cependant, « Lo Pastre » devait être joué avec succès bien plus tard, en 1960, par la troupe du *Calen de Marselha (La Lampe à Huile de Marseille)*, et dans les années 1980 par la troupe *Oui et Oc*, de Gabriel Vialle, au théâtre du Gymnase, à Marseille.

JAUME GLAUDI AUBERT

Jaume Glaudi Aubert. Né à Arles, 8 septembre 1808 ; mort à Malemort du Comtat (Vaucluse), 23 décembre 1879. Il est le fils de Glaudi Aubert, patron pêcheur à Arles, et de Teresa Revesson, qui avait 46 ans lorsqu'elle le mit au monde. De santé fragile, il faillit mourir alors qu'il n'avait que 7 ans ; quelques années après, il perd sa mère, et il sera élevé par la sœur de celle-ci, Aubèrta, qui pour l'aider à faire ses études, la journée travaillait comme servante, et le soir, faisait du repassage. Après le séminaire, Jaume Aubert est nommé professeur au collège d'Arles en 1828, puis professeur au petit séminaire d'Aix en Provence en 1833-34, et vicaire à Salon en 1834, il est ensuite curé à Eguilles (B-du-R), de 1838 à 1848, à Boulbon (B du R), près d'Avignon, de 1848 à 1855, et enfin à Malemort du Comtat, de 1855 à sa mort. Il sera nommé chanoine honoraire en 1874.

Au témoignage de Stephen d'Arve, c'est à l'âge de 25 ans que Jaume Aubert composa ses premières rimes. Essentiellement sentimentales, ce qui se retrouvera dans toute sa poésie, mais qui glissaient parfois vers le sensualisme ! Qu'est-ce à dire ?

En tout cas, Jaume Aubert, hors de l'enseignement évidemment, n'utilisait pour parler que le provençal ce qui ne n'empêcha pas, dans l'écriture, auprès des 21 000 vers provençaux qu'il a composés, de faire aussi 9 000 vers en français. Suivant un autre témoignage, celui de son successeur à Malemort, l'abbé Terrier, il pensait et prêchait en vers.

Curieusement on ne trouve aucun de ses poèmes dans le recueil collectif publié par Roumanille (*La Marseillaise*, 24 octobre 1999), en 1852, « Lei Provençalas » (« Les Provençales »), bien qu'il soit déjà connu comme rimeur en provençal et que ses opinions politiques soient proches de celles de Roumanille. Par contre, il participe aux *Romavatgis dei Trobaires* (*Congrès des Poètes*), en août de la même année, à Arles dont Roumanille est l'instigateur avec Joan-Baptista Gaut (*La Marseillaise*, 9 avril 2000), et d'Aix en Provence, le 21 août 1853. Il signe la pièce publiée dans le recueil des œuvres lues ou présentées à cette occasion, *Aubert, curat de Borbon, Aumonier dei Trobaires*, autoproclamation qu'il reprendra sous la forme de *Capelan dei Felibres* pour signer ses textes ultérieurs.

En 1853 et 1854, Jaume Aubert participe plusieurs fois au château de Font-Ségugne, demeure des Giéra, où Pau Giéra (*La Marseillaise*, 9 octobre 2003), convie souvent ses amis, aux réunions des partisans de Roumanille, et ceux-ci se rendent parfois à Boulbon où il est curé. Jaume Aubert a donc été l'un des fondateurs du *Félibrige* car l'on sait que cette association a été constituée par divers poètes ou rimailleurs dont le nombre a été arbitrairement fixé à 7 personnages choisis d'une façon légendaire afin de parvenir à ce chiffre, à une date exacte qui peut être fixée entre avril et mai 1854. Par ailleurs, la correspondance de Pau Giéra montre que celui-ci fut avec l'abbé Aubert et Roumanille, parmi ceux qui reprochèrent le plus à Mistral son adoption de la graphie dite étymologique, en réalité phonologique, nom inconnu à l'époque où cette notion n'avait pas encore été théorisée.

Désormais donc, Jaume Aubert sera félibre, et en 1876, il figurera parmi les premiers majeurs du Félibrige. Il collaborera à l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*) ainsi qu'à de nombreuses autres revues et journaux. Poète très abondant, il a rédigé des élégies, des noëls, des fables, des odes, des épîtres, des contes, des cantiques et des chansons. Ses vers étaient plaisants car il aimait la galéjade, et il prend une part de son inspiration chez les troubadours marseillais, notamment Père Bellot (*La Marseillaise*, 18 novembre 1990). Mais aussi parfois, il sait être mordant lorsque quelqu'un ou quelque chose lui déplait : c'est le cas de la chansonnette « Leis entèrra-chins » (« Les enterre-chiens »), parue en décembre 1872, dans laquelle il s'élève contre les enterrement civils mais surtout s'attaque aux Communards. Dès 1848, il avait montré ses opinions conservatrices dans la chanson « La pipa » (« La pipe »), où il regrettait Louis-Philippe.

Jaume- Glaudi Aubert n'est certes pas un grand poète, mais dans son abondante production on peut retenir quelques pièces valables. Certains de ses poèmes ont été publiés en feuilles volantes et une partie de son œuvre a été rassemblée et publiée en 1884 par l'abbé Terrier sous le titre « Lei passa-temps d'un curat de vilatge » (« Les passe-temps d'un curé de village »). En 1961, Leon Inard a publié un poème historique de Jaume Aubert, « Leis aventuras d'un baldaquin » (« Les aventures d'un baldaquin »).

PAU FRANCÉS OMER MARIA AUBERT

Pau Francés Omer Maria Aubert. Né à Marseille, 1782 ; mort à Saint Rémy de Provence (B du R), 17 avril 1870. Il est donc contemporain de Pèire Bellot (*La Marseillaise*, 18 novembre 1990), le célèbre troubaire marseillais, et il se rattache à cette école marseillaise qui préparera la renaissance littéraire occitane. Il est le rejeton d'une famille de la petite bourgeoisie, son père meurt alors qu'il est encore enfant, et sa mère, Clara d'Aymard, se remarie avec Francés Omer Granet, le conventionnel montagnard marseillais qui se ralliera à Bonaparte ce qui lui vaudra la nomination en l'an VIII, de maire de l'une des trois mairies que comprenait alors Marseille. Pau Francés Aubert vit d'abord à Marseille ; il est très lié à Pèire Bellot qui est un de ses intimes, mais il connaît des revers de fortune et en 1838, il vient s'établir à Saint Rémy de Provence où résident sa mère et son demi-frère, Frosis Granet, issu du second mariage de celle-ci. Ce dernier qui était percepteur des contributions directes le prend en effet à son service pour le seconder. Pau Francés Aubert ne devait plus quitter Saint Rémy où il s'éteindra à un âge avancé.

C'est durant son séjour dans cette localité qu'il fait la connaissance de Josèp Roumanille (*La Marseillaise*, 24 octobre 1999), largement son cadet puisque né en 1818, mais qui comme lui taquinait, la muse provençale. Une amitié naît entre les deux hommes. Cette rencontre fortuite permettra plus tard à Mistral d'être présenté à Lamartine et de connaître la gloire avec son poème « Mirèlha » (« Mireille »). Car au cours de ses déplacements pour aller percevoir les impôts, Pau Francés Aubert avait connu Adouf Dumas (*La Marseillaise*, 26 septembre 1999), dont la famille était originaire de Cabannes (B du R), poète en français qui connaissait une certaine renommée à Paris et qui venait passer ses vacances chez un parent, à Eyragues, pour tenter de s'y refaire une santé. Pau Francés Aubert lui présente Roumanille sous le prétexte de la poésie. Or, Adouf Dumas était un ami de Lamartine. On devine la suite...

Mais, à côté de ce titre de gloire, Pau Francés Aubert a été essentiellement un trobare qui a beaucoup écrit mais relativement peu publié. Il donne un poème au journal de Pèire Bellot et Josèph Méry, *Lu Tamborinaire et le Mènestrel* (*Le Tambourinaire et le Mènestrel*) et surtout il collabore régulièrement à celui de Desanat (*La Marseillaise*, 27 janvier 1991), *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*). C'est à la même époque, que son élégie « Margarida » (« Marguerite ») est lue au théâtre du Gymnase, à Marseille, où elle connaît un grand succès ce qui lui vaut des articles élogieux dans les journaux marseillais. En 1852, il publie deux fables dans le recueil collectif réalisé par Roumanille, « Lei Provençalas » (« Les Provençales »). La même année il participe au *Romavatgi dei Trobaires* (*Congrès des Poètes*) d'Arles, et l'année suivant à celui d'Aix en Provence. Il collabore au journal de Joan Baptista Gaut *Le Gay Saber* (*Le Gai Savoir*) et donne un poème à la publication collective de Mariús Féraud (*La Marseillaise*, 15 mars 1992), « L'Abelha Provençala » (« L'Abeille Provençale ») en 1858 ; il collabore également au journal que ce dernier fondera plus tard *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*). En 1866, les félibres publient un recueil « Lei Novès de Francés Aubert de Marselha » (« Les Noël de François Aubert de Marseille »), en occitan marselhés, mis en graphie félibréenne probablement par Roumanille. Il a également publié des chansons dont certaines ont été interprétées dans les théâtre chantants marseillais : ainsi « Èra per rire » (« C'était pour rire ») sera chantée au *Casino* par Dàvid Gaitte (*La Marseillaise*, 20 février 1994).

L'œuvre de Pau Francés Aubert est plaisante, facile, bien dans la manière des troubaires ; elle cherche avant tout à amuser. Il emploie un occitan marseillais courant, et malgré son long séjour à Saint-Rémy et l'amitié de Roumanille et des félibres, il n'utilisera jamais l'occitan provençal mistralien, et il s'en tiendra toujours à l'orthographe des trobaires

même s'il laissera publier en orthographe félibréenne son recueil de noëls. C'est dans la fable qu'il a le mieux réussi.

JOAN FRANCÉS AUDIBERT

Joan Francés Audibert. Né et mort à Marseille ; 26 août 1854 – 27 septembre 1921. Issu de la bourgeoisie moyenne, Joan Francés Audibert était un petit industriel spécialisé dans la conditionnement et la commercialisation des raisins secs ; il a été en outre l'inventeur à partir des déchets desdits raisins, d'un aliment pour le bétail. Il était proche des milieux catholiques, et certains cercles, sachant qu'il s'essayait en amateur dans la poésie provençale, lui demandèrent d'écrire une pastorale nouvelle, rajeunie et modernisée par rapport à celle d'Antòni Maurel (*La Marseillaise*, 22 décembre 1991). Il refusa d'abord, puis en 1895, devant l'insistance de ses amis, se laissa convaincre et il écrivit en l'espace d'un mois « La naissença dau Crist » (« La naissance du Christ »). Cette pastorale, généralement connue sous le nom de *Pastorale Audibert*, est en vers et comporte cinq actes avec des chants. Elle renouvelle le genre car elle introduit dans le spectacle le merveilleux avec Satan et des types d'un autre monde. Elle a été publiée en 1896 par Pau Ruat. Une adaptation en français a été rédigée par Audibert lui-même..

« La naissença dau Crist » a connu un bon succès populaire et elle est encore présentée sur les scènes actuellement. En 1908, une version cinématographique en a été réalisée par la troupe des artistes du Cercle Saint-Jean-Baptiste, de Marseille, pour le compte de la maison Mendel, à Paris. Le tournage s'était fait à Cassis (B du R). Plus récemment, en 1979, la troupe marseillaise de Gabriel Vialle *Oui et Oc*, en a donné une version débarrassée des lourdeurs ajoutées au texte original de la pastorale Audibert ; elle a été jouée notamment au théâtre du Gymnase.

ANTÒNI JOSÈP AUDOUARD

Antòni Josèp Audoard. Né à Aix en Provence, 17 mars 1794 ; mort à Marseille, 31 octobre 1856. Il appartient à une famille de la moyenne bourgeoisie ; il reçoit une bonne éducation, fréquentant le séminaire ; il obtient le baccalauréat es-lettres, porte d'abord la soutane puis se dirige dans l'éducation. Il débute en 1813, au pensionnat Cauvière, à Marseille, où il sera maître de pension avant de devenir professeur de belles lettres. Il se marie en 1822, et en 1831 il ouvre un pensionnat à son compte, dans la banlieue, à Saint-Giniez ; il sera vite considéré comme l'un des meilleurs de Marseille. Il le dirige jusqu'en 1855, année où il prend sa retraite ; le 30 octobre 1856, il est victime d'une attaque d'apoplexie, et il meurt le lendemain.

C'était un esprit joyeux qui aimait beaucoup plaisanter même dans les circonstances les plus sérieuses. Il disposait d'une voix d'airain très claire qui faisait une grosse impression sur les auditeurs ; on affirme que durant les offices de la Semaine Sainte, lorsqu'on chantait les ténèbres, il faisait trembler la voute de l'église Saint-Jérôme (devenue église Saint-Charles, dans le quartier de la Belle-de-Mai, qui a été détruite par un bombardement lors de la seconde guerre mondiale). Il avait acquis une véritable célébrité en raison de cette voix, et chaque fois qu'il était annoncé dans une société, la salle était pleine du monde venu l'écouter. De tendance libérale, en 1830, il est l'un des fondateurs de la *Société de Statistique de Marseille* et en est élu président ; c'est à ce moment que les autorités préfectorales veulent en supprimer les membres fonctionnaires, et il parvient à faire rapporter cette mesure ; il y déclamera plusieurs de ses fables occitanes, dont l'une lors de la séance de son élection à la présidence. Il en devient membre honoraire en 1847. En 1855, il est nommé agent comptable de la *Faculté des Sciences* et de l'*École de Médecine*. Peu après, lorsqu'il prend sa retraite, il manifeste l'intention de se joindre aux professeurs de la *Faculté* dans leurs tournées pour les examens du baccalauréat, mais c'est alors qu'il disparaît.

Il fait ses débuts de poète provençal dans le journal libéral *Le Caducée*, de Henri de Girard et Josèp Méry, dans le numéro du 8 novembre 1820, avec la fable « Tiston et soun Ai » (« Baptiste et son âne »). Au début de l'année suivante, il publie dans le *Journal de Marseille*, feuille rivale et légitimiste ce qui ne l'empêche pas de conserver ses opinions libérales, la fable « Lo chin e lo gat » (« Le chien et le Chat »). Suivront quelques autres fables. En 1823, il est l'un des collaborateurs du recueil collectif *Lo boquet provençau vò lei trobadors revitudats* (*Le bouquet provençal ou les troubadours ressuscités*). Il collaborera également au journal *L'Albion*, et à celui de Desanat (*La Marseillaise*, 27 janvier 1991), *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*). En 1851, il publie le poème « Lei juecs de la fèsta de Diou, as Ais » (« Les jeux de la fête de Dieu, à Aix »)..

Il a surtout donné des fables qui ont connu une bonne popularité puisque certaines ont été connues des amateurs jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Son occitan est très influencé au niveau du vocabulaire par la littérature française mais correspond à celui utilisé par les troubadours de l'époque qui n'avaient pas un sentiment renaissantiste de la langue.

LE MOULINIER EN SOIE ANDRIEU VINCENÇ AUTHEMAN

Un certain nombre de trobaires de la région située entre Nîmes , Arles et Carpentras, ont rejoint e Félibrige peu après sa création en 1854, cependant que les ralliements étaient plus tardifs dans le reste de la Provence et de l'Occitanie.

Ainsi Andrieu Vincenç Autheman. Celui-ci est né à l'Isle-sur-Sorgues, dans le Comtat Venaissin, le 4 février 1820, dans une famille traditionnelle de petits artisans. Il continuera de pratiquer le métier de moulinier sur soie qu'exerçait son père et qui était assez répandu à l'Isle où étaient de nombreux moulins installés sur les Sorgues. Il se marie en 1847 avec Maria-Rosa Moricelly dont il aura deux enfants. Il décèdera dans sa cité natale le 8 décembre 1903.

Il constitue l'un des représentants typiques des créateurs que l'on a désignés sous le nom de poètes-ouvriers et qui furent encouragés en particulier par Lamartine et Georges Sand, car présentant à leurs yeux une spontanéité et un naturel que n'avaient pas les professionnels. En fait, et sauf quelques rares exceptions, ces poètes appartenaient au milieu des petits producteurs et n'étaient pas des ouvriers. Pas ailleurs, c'est seulement lorsqu'ils employèrent leur langue maternelle, l'occitan, qu'il purent donner une œuvre sinon de grande qualité, du moins valable. C'est le cas d'Andrieu Autheman qui, après avoir commencé à s'exprimer en français, passa à l'occitan provençal.

Il avait en effet écrit quelques vers en occitan, mais la plus grande partie de sa production était français, lorsqu'il fut invité à participer au *Romavatgi dei Trobaires (Congrès des Trobaires)*, qui devait se dérouler à Aix-en-Provence au mois d'août 1853, le premier ayant eu lieu à Arles l'année précédente. Il donna une pièce qui sera publiée dans le recueil collectif des textes présentés. Encouragé par ce succès, il collaborera ensuite à la revue *Le Gai Saber (Le Gai Savoir)*, publiée de 1853 à 1855 par Joan-Baptista Gaut (*La Marseillaise*, 9 avril 2000).

Celle-ci le qualifia de « gracieux poète », ce qu'il est effectivement. Très tôt en relation épistolaire avec Mistral, il résistera d'abord à la discipline linguistique félibréenne avant de s'incliner et il deviendra un collaborateur régulier de l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*. Par ailleurs, il participera à de très nombreux concours littéraires, collectionnant les prix et médailles. Sa meilleure œuvre est incontestablement son poème humoristique en 6 chants, « Leis auvaris de Rostan » (« Les mésaventures de Roustan »).

Par ailleurs, il était également musicien, et il est l'auteur de cantiques, de morceaux pour orchestre et surtout de chœurs et de motets.

Au moment où Mistral préparait son grand dictionnaire occitan, il lui fournit une liste de vieux mots provençaux, en particulier des noms de plantes., car il avait une connaissance admirable de sa langue que l'on retrouve dans le vocabulaire et la syntaxe de ses écrits.

JOSÈP TOTSANTS AVRIL

Josèp Totsants Avril. Né et mort à Manosque (Alpes de Haute Provence) ; 1^{er} novembre 1775 – mai 1841. Fils d'un menuisier de Manosque, après de courtes études primaires, il travaille avec celui-ci puis va à Marseille où il est commis en tissus ; en 1793, il travaille à Aix également comme commis de magasin; il est arrêté comme réquisitionnaire après la victoire des Montagnards ; il est réformé pour moypie mais est emprisonné à Digne sous l'accusation de "*réquisitionnaire, triqueur et fanatique*", et n'est libéré qu'en avril 1796. De retour à Manosque, il s'y installe, devient marchand toilier et réalise suffisamment d'affaires pour parvenir à une bonne aisance. Marié, il aura huit enfants. Durant plus de 30 ans, il sera d'abord juge, puis président du tribunal de commerce de la ville. Politiquement, il se situera toujours dans le camp légitimiste.

En 1840 il publie un recueil de noëls, « La lyre de Judée ou recueil de nouveaux Noëls provençaux et français ». Les premiers de ces noëls ont été rédigés dès 1797, et représentent un repliement à la fois sociologique et politique au moment où avec les événements de la Révolution, la francisation s'étend en Occitanie. C'est donc très jeune qu'il s'est intéressé à la création en occitan. Par la suite, il a écrit de nombreux poèmes essentiellement d'inspiration locale ; c'est lui qui accueillera en provençal lors de la Restauration, les Bourbons à Manosque. En 1836, pour répondre au musicien Boyer qui lui avait demandé les noms français de mots provençaux, il écrit sa très curieuse « Épitre Provençale à Monsieur J.M. Boyer, en réponse à celle qu'il adressa le 8 juillet 1836 à Mr J.T. Avril, lui demandant le nom français de cent-quarante-un mots provençaux ». Il y annonce le dictionnaire auquel il est en train de travailler et dont il envisage la publication. Effectivement, c'est en en 1839 que paraît son « Dictionnaire provençal-français suivi d'un vocabulaire français-provençal » qui utilise une graphie très phonétique, ne notant pas par exemple le "r" de l'infinitif. Ce dictionnaire, bien que très imparfait, est cependant l'un des plus complets avant celui d'Honorat. En outre, il a eu l'ambition d'être pan-provençal.

GABRIÈL AZAÏS

Gabriël Azaïs. Né et mort à Béziers ; 1^{er} mai 1805 – 14 février 1888. Fils aîné de Jaume Azaïs (*La Marseillaise*, 5 juillet 2001), qui appartenait à une famille exerçant dans le droit depuis des générations, il se situe dans la frange supérieure de la bourgeoisie. Il exerce comme avocat durant quelques années, puis se retire et séjourne fréquemment dans son château de Clairac, près de Béziers. Naturellement bilingue, et probablement sous l'influence de son père, il s'intéresse très tôt à la création occitane. Mais, il ne commence à publier ses œuvres qu'à partir de la disparition de ce dernier. C'est en effet en 1859 que paraît l'étude « Les Troubadours de Béziers » qui fera longtemps autorité.

Romaniste, philologue et linguiste compétent, il sera le troisième secrétaire général de la *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire de Béziers*, et l'un des premiers à rejoindre la *Société des Langues Romanes*. En 1862, il donne le texte intégral, revu et annoté du « Breviari d'amor », de Matfre Ermengaud, qui comporte 9 chansons et un poème de 34 000 vers octosyllabiques dont la rédaction avait été achevée en 1288. L'année suivante sort le « Dictionnaire des idiomes languedociens, étymologique, comparatif et technologique » et de 1877 à 1884, les 3 volumes du « Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France ». Mistral s'est souvent référé à ces ouvrages et aux informations communiquées par Gabriël Azaïs avec lequel il entretenait d'étroites relations d'amitié, lors de la composition du « Tresòr dau Felibritge ». Gabriël Azaïs a également publié divers travaux d'érudition locale.

Il a été un poète occitan estimable. Il écrira d'abord, sous le charme de la sortie du grand poème de Mistral, « Mirèlha » (« Mireille »), quelques poèmes en provençal félibréen, mais rapidement il abandonnera cette forme pour utiliser l'occitan de sa ville natale. En 1874 paraît son premier recueil poétique préfacé par Josèp Roumanille (*La Marseillaise*, 24 octobre 1999), « Las vespradas de Clairac » (« Les soirées de Clairac »), qui comporte notamment des contes et des morceaux de circonstance. Le second recueil, « Lo reprim » (« Le regain »), sort en 1884 ; il comporte surtout des contes ainsi que des poésies diverses. Gabriël Azaïs dont les talents de conteur sont indéniables, a collaboré à de nombreuses publications : l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), l'*Armanac de Lengadòc* (*Almanach de Languedoc*), la *Revue des Langues Romanes*, etc...

Rallié au *Félibrige* dès 1859, il figure parmi les félibres du premier statut de 1862, *Tiera de l'Istòria, de la Lingüistica e de l'Arcqueologia* (*Liste de l'Histoire, de la Linguistique et de l'Archéologie*) ; il est sur la liste des premiers majeurs du Félibrige lors de la réorganisation en 1876. Il usera de son influence comme secrétaire de la *Société Archéologique de Béziers* pour soutenir les concours en langue d'oc organisés par cette dernière.

JAUME AZAÏS

Jaume Azaïs. Né et mort à Béziers ; 9 août 1778 – 20 octobre 1856. Il appartenait à une famille qui était dans le droit depuis des générations. Il accomplit ses études au collège de Béziers dirigés par des prêtres séculiers depuis le départ des Jésuites, puis part étudier la médecine à Montpellier. Il s'intéresse outre ses études médicales, aux mathématiques enseignées par Daniël Encontre. Il se prépare pour entrer en Polytechnique lorsqu'il est rappelé à Béziers par sa famille afin d'assurer la succession dans la profession d'avocat. Il commence à plaider en 1806, possède d'excellentes qualités pour réussir dans cette activité et devient bâtonnier de l'ordre deux ans plus tard. Très compétent et connu, il est chargé de défendre toutes les affaires importantes. Mais en 1829, une maladie de la gorge l'oblige à cesser de plaider et il entame alors une collaboration avec Carré, professeur à la Faculté de Rennes pour rédiger des ouvrages de droit sur le Code Civil. Il écrit des traités sur le prêt, les transactions et autres qui font autorité. Il met fin à sa carrière d'avocat en 1834.

C'est cette même année, en décembre, qu'avec quelques amis, la plupart appartenant aux professions judiciaires, il crée la *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire*, dont l'importance sera déterminante sur la renaissance littéraire occitane. Il est le principal animateur de cette société dont il organise l'activité et les études. Catholique sincère, sa famille a pris peur lors de la Révolution de 89, et bien qu'il affirme qu'il n'est "*ni blanc, ni roge, ni blu*", il est probablement conservateur, même s'il acceptera d'être élu en 1837 comme conseiller municipal. Il meurt le 20 octobre 1856.

C'est de 1841 à 1843 qu'il publie dans le journal *L'Indicateur de l'Hérault*, qui paraît le vendredi, jour de marché, ses poésies languedociennes qu'il signe X... En 1842 sort un recueil de ces poésies, toujours anonyme, « Verses patoases dé Mossur... » (« Vers patois de Monsieur... »). Les œuvres occitanes complètes seront publiées en 1867 et 1882. En outre, en 1972, le *Centre d'Estudis Occitans de Montpelhièr*, publiera dans sa collection *Los Pichons Classics Occitans*, une étude de Joan-Maria Petit, « Jacques Azaïs, Verses Besieirencs » (« Jacques Azaïs, Vers Bitterois »).

Les œuvres de Jaume Azaïs comportent des fables, des poèmes religieux, des épigrammes, des idylles et églogues, diverses imitations tant de poètes occitans qu'euro péens, des chansons, et surtout des satires et des contes satiriques. À côté de pièces courtes, il se plait à composer des poèmes longs dont on ne voit pas la fin. La versification est originale, avec enchevêtrement de vers de 12, 8 et 4 pieds ; il apporte des inventions à la versification classique française et intuitivement, il retrouve parfois l'énonciation populaire authentique. Il sème dans son œuvre des citations de nombreux auteurs classiques, ce qui était un procédé à la mode à son époque, les lettrés ayant fait leurs humanités et étudié les lettres depuis la Renaissance. Par ailleurs, on sent le jeu de l'avocat de métier dans la sorte de spectacle que constitue le déroulement des récits. Ses vers constituent une sorte de dialogue avec la population de Béziers, ce qui est normal puisqu'il s'adressait aux personnes qui venaient sur le marché chaque vendredi. Cela explique qu'il s'agisse souvent de pièces satiriques, morales, ce qui ne l'empêchera pas de parler de la sexualité d'une manière très directe ou de conter des épisodes grivois. Bien que catholique, il ne se gêne pas pour attaquer les bourgeois nouveaux riches qui ont amassé une fortune grâce à la vigne. Il emploie un langage très direct, qu'il attribue à la langue mais qui, en réalité, est celui parlé par tout le monde. Il a ainsi une attitude très libre, opposée à un moralisme de principe, qui n'a rien à voir avec le populisme et la poésie de charité de beaucoup des poètes-ouvriers dont c'est alors l'âge d'or.

Cette œuvre, écrite au jour le jour, s'appuyant sur l'actualité, répond plus à la demande qu'à un désir purement littéraire, et c'est ce naturel qui fait tout l'intérêt. Jaume Azaïs qui a

affirmé que l'occitan, nommé alors "*patoès*" était la langue de son père et l'a défendu publiquement.

Jaume Azaïs a également beaucoup publié en français : discours divers, articles d'histoire locale, essais, ouvrages et traités de droit etc...Il a laissé de nombreux textes inédits, notamment sur l'histoire.